CINQUIÈME ANNÉE. — N° 112 1er SEPTEMBRE 1901 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

A TILLY

LES FAITS NOUVEAUX

Toute la presse, cette quinzaine, s'est occupée de Tilly, soulevant dans le public un mouvement de curiosité presque aussi intense que celui que suscitèrent, en 1896, les premières manifestations de l'au-delà au Champ Lepetit. A telles enseignes que les lettres se sont accumulées sur ma table en un tel monceau, que dix numéros de l'*Echo du Merveilleux* n'y suffiraient certainement pas, si je voulais les reproduire toutes.

Force m'est donc d'extraire ce qu'il y a d'essentiel dans ce chaos. J'y ajouterai seulement les quelques commentaires qui me paraîtront indispensables.

Mais, tout d'abord, je demande la permission de citer les principaux passages de l'article que j'ai publié dans la *Libre Parole* du 17 août :

Au Pays du Merveilleux

Je reviens de Tilly et ce voyage, comme tous ceux que j'y fis précédemment, me laisse une indéfinissable impression de trouble et de charme. Je serais bien étonné que mon excellent confrère Serge Basset, qui m'accompagnait, n'avouât pas, de son côté, qu'en présence de ce qu'il a vu, il a senti fondre sous cette double émotion son scepticisme professionnel.

J'avais voulu vérifier par moi-même les étonnants phénomènes qu'avait révélés l'enquête du Révérend Père L... J'ai interrogé tous les témoins que le savant religieux avait interrogés. J'en ai interrogé d'autres. Il est impossible de douter des faits. Ils sont bien tels que je vous les ai décrits.

Une heure avant le coucher du soleil, on voit l'astre tourner sur lui-même, tantôt dans un sens, tantôt dans le sens inverse, et donner naissance à des grappes de boules ou de disques lumineux de différentes couleurs, qui s'éparpillent dans l'air, pour disparaître ensuite subitement, à la manière des bulles de savon...

Le phénomène a été constaté, presque tous les soirs, depuis le 7 juillet. Certaines personnes, outre les boules, ont aperçu des barres, des croix. Le 1er août, notamment, une croix sombre, dont la branche principale semblait avoir environ trois mètres cinquante de longueur, et qui avait la forme d'une croix byzantine, est apparue, couchée, au-dessus de l'école des sœurs...

Le Champ

Tant de gens ont vu ces faits, que Serge Basset et moi-même, nous espérions bien les voir aussi !...

Arrivés le 15 au matin, nous attendions donc la fin du jour. Nous l'attendions sans impatience. Dans ce joli village où tant de fois la « Vierge » s'est montrée, comment n'eussions-nous pas trouvé à occuper notre esprit et même notre cœur, un jour où, justement, les fidèles fêtaient la Vierge ?...

La cloche de la vieille église qui, là-bas, comme un pâtre debout au milieu de son troupeau endormi, se dresse, dans la verdure, parmi les tombes blanches, appelait les habitants à la grand'messe. Nous avons suivi les paysannes aux petits bonnets plats, les rudes laboureurs, les Parisiennes en claires toilettes... Nous avons franchi la Seulle aux eaux paresseuses, gravi le coteau, traversé le cimetière fleuri, assisté à l'office, entendu le prône du doyen...

Et puis nous sommes montés sur le plateau. Au bout du Champ Lepetit, couvert d'avoines en javelles, la petite chapelle de bois, qu'on a élevée au lieu des apparitions, est toujours là, proprette, remplie de bouquets et d'*ex-voto*, devant l'Ormeau miraculeux, aujourd'hui desséché et sans feuilles...

J'ai évoqué les spectacles de jadis, la bénédiction solennelle de la statue érigée sur la demande de Mgr Hugonin, les processions, les chants des cantiques sous les nuits étoilées, les foules environnant les voyantes en extase, toutes ces scènes poétiques et touchantes où l'on vit tant d'incrédules pleurer de vraies larmes et tomber à genoux..

Une jeune fille, la fille du colonel B..., priait près de

l'Ormeau. Je l'avais rencontrée autrefois dans sa voiture d'infirme, le visage décharné, les membres paralysés, les doigts recroquevillés un bras raccourci, et, maintenant, je la voyais aller et venir, les membres souples, le bras revenu à sa longueur normale, les doigts agiles, et rendant grâces à « Notre-Dame de Tilly » de l'avoir exaucée...

Une extase

Les vêpres. La procession. Et nous voici chez le curé. Dans son presbytère drapé de verdure, les visiteurs se succèdent. Serge Basset se fait raconter toute l'histoire des apparitions. Vous la connaissez. Je l'ai souvent dite. Je m'amuse des étonnements de mon confrère. Est-il possible, semble-t-il penser en écoutant les récits merveilleux de l'excellent prêtre, que tout ceci se soit passé à quelques heures de Paris, et qu'on l'ignore ou que, du moins, on feigne de l'ignorer?

Mais, malgré tout, le édacteur du *Figaro* n'est pas « pris » encore. Son esprit seul est amusé. Il n'a pas senti ce petit choc au cœur qui fait qu'on ne doute plus, momentanément tout au moins. Ce sera pour tout à l'heure...

Et, de fait, en sortant de chez le curé, nous retournons au Champ, où Marie Martel, agenouillée au milieu d'un cercle de curieux, dit le Rosaire. La voyante s'est placée derrière l'Ormeau, dans une pâture où paissent des chevaux en liberté. Le soleil incline à l'horizon. Un grand calme plane sur la nature. Les voix montent monotones, tandis que de grands vols de corbeaux traversent le ciel...

Tout à coup, la voix de Marie se tait. L'extase commence. La jeune fille, pendant qu'autour d'elle on continue la récitation du Rosaire, contemple sa vision. Son visage rayonne d'un bonheur indicible. Ses yeux sourient. Elle prononce des mots que, tout d'abord, on ne distingue pas...

Peu à peu, la joie empreinte sur ses traits fait place à la tristesse. De grosses larmes roulent sur ses joues. Les bras ouverts, les mains dressées vers l'Apparition, elle prend une attitude suppliante. Sa voix, plus haute, implore. C'est une suite d'adjurations, de plus en plus désespérées. « O mon Jésus, miséricorde!... O mon Jésus, protégez la France, ayez pitié de nous!... O mon Jésus, défendez l'Eglise, notre mère la sainte Eglise!... En grâce, je vous en supplie, rendez la foi à ceux qui l'ont perdue!.. *Parce, Domine, parce populo tuo, ne in eternum irascaris nobis...* »

De longs instants, ces plaintes s'exhalent, avec un accent déchirant qui tire des pleurs à tous les assistants.

Puis, la voyante se tait de nouveau, se tourne à droite, et brusquement se prosterne. Elle voit à ce moment le « Sacré-Cœur » et elle l'ad re. Elle se redresse ensuite, fait un lent signe de croix, et reprend son expression de béatitude et de sérénité jusqu'à la fin de l'extase...

Cette fois, mon confrère était « pris ». Il se ressaisira demain peut-être. Qu'importe! Il n'a pu, sans un frisson intérieur, assister à cette scène mystique, dans ce décor champêtre, dans le grand silence enveloppant de ce beau soir d'été.

Chez la Voyante

Il veut maintenant voir la voyante chez elle. Nous la trouvons dans la maison de sa mère adoptive. La pièce où l'on nous reçoit est ornée, dans tous les coins, de statuettes pieuses et de fleurs. La voyante, un peu intimidée d'abord, entre bientôt en confiance. L'un de nous lui demande :

« Vous avez dû voir, Marie, des choses bien effrayantes pendant votre extase?

— Ce n'est pas ce que j'ai vu, c'est ce que j'ai entendu, dit-elle, qui était effrayant! »

Par une sorte de pudeur, elle ne veut pas en dire plus sur sa vision. Elle en fera un récit qu'elle remettra au doyen.

Mais, sur tout autre chose, elle s'exprime avec bonne humeur et simplicité, avec une grâce et une naïveté, quelquefois aussi avec une malice, tout enfantines.

Soudain, quelqu'un entre :

« Venez, on voit les *boules*. »

Marie, avec une gaieté de gamine, se lève, court à la porte, suit l'amie qui vient de l'appeler...

Les « Boules »

Nous la suivons, nous aussi. Nous voici, à deux pas de la maison de la voyante, dans un grand herbage entouré de haies. Il est près de sept heures. Le soleil se couche, dans un ciel où floconnent quelques nuages blancs et sur lequel se découpent, en sombre, les masses des maisons et des arbres...

Tous, nous jetons un cri! Le soleil tourne.

Il n'y a pas à dire le contraire, il tourne — ou, du moins, une étroite bande lumineuse tournoie autour de son disque tout blanc. Le fait est très net.

Puis, des disques, de couleurs diverses, se détachent du soleil, tantôt isolés, tantôt en grappes, et voguent dans l'espace en quantité innombrable. Ils semblent se rapprocher et changer de nuances en se rapetissant. Ils apparaissent, dans les arbres les plus proches, comme des ballons vénitiens!!! C'est tout à fait curieux. On dirait que le village est illuminé comme pour une fête.

Mais, je dois l'avouer, j'ai l'impression d'un simple phénomène d'optique. Ce qui me le fait croire, c'est précisément que les ballons colorés se rapetissent en se rapprochant. Et j'explique ainsi le phénomène.

La contemplation du disque du soleil a imprimé, sur nos rétines, une image qui, pour une raison que j'ignore, persiste. Cette image, nous la projetons, multipliée, dans l'espace. Lorsque nous regardons l'horizon, elle conserve le diamètre du soleil mais, quand nous regardons un point plus rapproché, elle diminue de proportion, parce que le champ de notre vision étant moins vaste, l'angle de nos rayons visuels se rétrécit...

Depuis la publication de cet article, j'ai réfléchi à l'explication que j'y proposais. Et je voudrais, en toute sincérité, exposer les arguments qui me pa-

raissent militer en sa faveur et ceux qui, au contraire, me semblent la battre en brèche.

Pour ce que j'ai constaté *moi-même*, je crois cette explication parfaitement plausible.

L'œil, dans la circonstance, joue le rôle d'une sorte de lanterne magique. L'image que projette la lanterne magique est d'autant plus étendue que l'écran est plus éloigné de l'appareil. Ainsi, dans le phénomène des « boules ».

Ces « boules », ou plutôt ces disques, avaient, lorsque mon œil fixait le vaste écran du ciel, les dimensions du soleil; elles se rétrécissaient lorsque mon œil fixait un objet rapproché, arbres ou maisons.

Autre remarque : le phénomène ne s'était pas manifesté, pour moi, subitement. Alors que certaines personnes l'apercevaient instantanément, dès qu'elles dirigeaient leur regard vers le soleil, j'avais dû, pendant deux ou trois minutes (peut-être plus, peut-être moins) tenir mes yeux fixés sur l'astre.

Pendant ces deux ou trois minutes je n'avais éprouvé qu'un éblouissement ; puis cet éblouissement s'était dissipé, et le soleil m'était apparu d'un blanc laiteux et comme enveloppé d'un cercle étroit plus lumineux que son disque, et qui tournait de droite à gauche et de gauche à droite. Un peu après, le ciel me sembla se couvrir d'une large teinte jaune. Enfin seulement, d'abord en petit nombre, puis en multitude, les « boules » avaient surgi du soleil.

J'ajoute qu'un détail m'a démontré que le phénomène — je ne parle toujours que de ce que j'ai observé personnellement — était *subjectif*, c'est-à-dire lié à mes organes et sans réalité extérieure, c'est celui-ci : lorsque, sans cesser de contempler le ciel, je levais ou abaissais brusquement mes regards, l'ensemble, toujours grossissant, des globes lumineux se déplaçait du même coup.

Ce phénomène des « boules », au reste, a été observé ailleurs qu'à Tilly.

Quelques témoignages en feront foi. Celui-ci, par exemple :

Paris, 26 août 1901.

Monsieur Gaston Mery,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt vos articles sur les phénomènes de Tilly.

Je me surpris à y penser jeudi soir en passant sur le Pont-Neuf au coucher du soleil, quelques instants avant sa disparition du côté de la Tour Eiffel. Je le fixai, ce dont je n'avais jamais eu l'idée, et je vis alors parfaitement distincts les faits signalés par vous il y a quelques jours dans la *Libre Parole*.

Le centre du soleil devenait opaque et, autour, un cercle blanc et lumineux semblait tourner. De grosses boules noires s'en échappaient, lesquelles se transformaient autour de nous en boules de toutes couleurs, les unes isolées, les autres en groupes.

J'étais avec ma mère qui a fait les mêmes observations.

Peut-être les boules sont-elles à Tilly plus nombreuses et plus brillantes, mais j'ai cru et je crois encore à une simple illusion d'optique. Je ne demande pas mieux que d'être détrompé, car, à mon avis, ce serait vraiment dommage que de ne pas croire au merveilleux.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

J. Parot,
47, rue Vauvilliers.

Cette autre :

Saint-Valéry-en-Caux, 19 août 1901.

Monsieur,

Nous pensions que le phénomène d'optique dont parle votre numéro du 16 août dernier, était particulier à Tilly, mais le 16 au soir, vers 7 heures moins un quart, nous avons pu jouir de ce spectacle, et presque exactement comme le relate votre article. Le soleil allait se coucher, nous revenions de la pêche et étions quatre personnes, d'âges différents, quand, après avoir regardé le soleil, nous avons pu voir ces ballons bleu foncé, assez grands, se placer devant le soleil même ; nous voyions tous les quatre la même chose, et ce qui nous a le plus étonnés, c'est l'obscurcissement du soleil : à un moment donné, un globe venait se placer en avant, laissant seulement un trait lumineux à l'extérieur. Cela ressemblait à un grand pain à cacheter en gélatine qui se serait posé devant le soleil: nous avons vu aussi une barre très noire rayant très nettement le bas du soleil, puis quelque chose de très noir qui paraissait sortir à droite du soleil, comme une nuée noire. Une jeune bonne qui nous accompagnait et qui ignorait ce qui se passait à Tilly, s'est écriée à un instant : « Oh ! une grande faux noire !... » Mais cette image a disparu aussi vite qu'elle avait paru.

Hier, 18 août, nous avons voulu revoir ce phénomène, non plus sur le varech au bord de la mer, mais sur la falaise qui domine Saint-Valéry. Nous étions trois personnes, ma sœur, moi et notre mère, âgée de soixante-dix-neuf ans. Il était toujours à peu près sept heures moins un quart et le soleil avait perdu ses rayons lumineux qui nous eussent aveuglées. Quand nous avons pu le fixer un instant, ma mère a vu très nettement les boules violettes *avec ses lunettes ordinaires*, puis sept croix noires sur une barre également noire, et toutes les trois avons vu comme un serpent noir qui ressemblait, comme dessin, à un éclair dans la nuit. Peu à peu le soleil a pris, lui-même, la forme d'une énorme orange lumineuse, très rouge au bas et plus claire dans le haut. Le phénomène a cessé bien avant la disparition totale du soleil, qui a disparu lui-

même, comme un gros ballon très rouge, derrière la falaise.

Le 16, il nous a semblé que les ballons qui se trouvaient devant le soleil étaient plus nets, d'une couleur plus accentuée, et le spectacle a duré plus longtemps; il n'a même disparu qu'avec le soleil, laissant les ballons moins lumineux d'abord, et diminués de moitié comme des parachutes. Quant aux boules vertes il y en avait un champ sur le varech, surtout à notre droite; c'était vraiment fort joli et très curieux, aussi allons-nous profiter de cette belle fin de journée pour retourner encore sur la falaise, avec un groupe de personnes que le phénomène intéresse. Si ce que nous avons vu peut être noté et retenu, je me ferai un réel plaisir de vous en informer.

Un docteur à qui je parlais de ces boules et à qui je lisais votre article, m'affirme que c'est un phénomène d'optique dû à certaines vapeurs qui entourent le soleil et qui impressionnent la rétine d'une façon d'autant plus longue qu'on fixe longtemps le soleil à ce moment. Quant à moi, j'ai également l'impression que tous ces ballons verts sont dans mes yeux surtout, et non ailleurs, mais la seule chose qui nous ait étonnées, c'est de voir ENSEMBLE, à QUATRE, le grand pain à cacheter en gélatine devant le soleil. C'était presque la nuit à ce moment, et j'avoue avoir eu un peu peur, car nous étions à une demi-heure de Saint-Valéry, et quand on n'a pas l'habitude de ces roches à mer basse, on évite de s'y trouver la nuit. Heureusement que cette tache rouge a disparu et que le soleil a continué sa course ordinaire, nous laissant tout le temps d'arriver à l'Epi de Bohême, très heureuses d'avoir pu, comme à Tilly, voir nous aussi toutes les boules lumineuses si bien décrites dans votre *Écho du Merveilleux*.

Veuillez, monsieur, recevoir, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués.

B. TOURRET.

Chalet près l'église, Saint-Valéry-en-Caux.

Cette lettre encore, à laquelle la qualité de son signataire donne un particulier intérêt :

Dôle, le 15 août 1901.

Monsieur Gaston Mery,

J'ai lu avec un vif intérêt, dans le numéro du 13 courant de la *Libre Parole*, le récit que vous y faites de quelques phénomènes curieux, dont plusieurs personnes ont été, à Tilly, récemment les témoins : je veux parler de l'apparition de ces boules colorées flottant dans l'atmosphère et disparaissant brusquement, tandis qu'une illusion de la vue donnait au globe du soleil un mouvement giratoire.

Permettez-moi donc, à ce sujet, de vous rappeler un souvenir personnel bien propre à remettre au point le surnaturel des boules irisées de Tilly.

Pendant mon long et déjà lointain séjour, au Monténégro, de 1868 à 1873, auprès du prince Nicolas, père de la jeune et belle reine d'Italie, mes fonctions auprès de Son Altesse m'appelaient à l'accompagner dans ses déplacements à travers sa petite principauté — bien agrandie aujourd'hui par une politique aussi tenace qu'habile et savante, — et à plusieurs reprises, pendant l'été, nous allions en villégiature à quelques lieues de Cettigné, dans un massif de montagnes auquel on donne le nom de Lowchen. L'altitude en est de 1500 mètres environ et il domine lui-même de quelques centaines de mètres la vallée où s'élève la petite capitale. Une magnifique forêt de hêtres séculaires, dont les racines vigoureuses pénètrent dans toutes les anfractuosités du rocher, nous offrait sous ses ombrages un campement véritablement idéal, et le Prince y passait à chasser la plus grande partie des journées. C'est sur le point culminant de Lowchen que se dresse le tombeau du Vladika Pierre I[er], celui dont Marmont a fait un portrait si flatteur et si saisissant.

La première fois que j'accompagnai le Prince au Lowchen, il me dit un soir qu'il voulait me faire assister à un phénomène que, certainement, je n'avais vu nulle part et qu'il tenait pour unique dans son genre, tous les étrangers qu'il en avait rendus témoins ayant déclaré qu'il leur était scientifiquement aussi inexplicable qu'inconnu.

Une heure environ avant le coucher du soleil, l'atmosphère étant calme et le ciel légèrement nuageux, nous allâmes avec la suite du Prince, à une demi-lieue du campement, nous placer sur une crête de rochers, qui, à cet endroit, marque la frontière entre l'Albanie et le Monténégro, et d'où il semble que l'on plonge à pic sur la mer, bien qu'un large vallonnement, sur lequel s'élèvent même des hameaux, en sépare. Le soleil descendait alors rapidement sur l'horizon et bientôt, en regardant vaguement devant moi, je vis un premier groupe de boules teintées chacune de l'une des couleurs de l'arc-en-ciel, voltiger dans l'air à quelques mètres de mes yeux, puis disparaître après quelques secondes pour faire place, soit à droite, soit à gauche, et à de variables distances, à de nouveaux groupes non moins colorés et non moins fugitifs. Ces boules, grosses comme de fortes billes de billard, en dehors de leurs teintes très nettes, donnaient absolument l'illusion de ces bulles de savon qu'enfants nous faisions surgir du fourneau d'une pipe pour les faire ensuite adroitement voltiger et éclater dans l'atmosphère. Petit à petit le phénomène ou, si l'on veut, le météore devint plus rare et moins perceptible, tandis qu'en face de nous, de l'autre côté de l'Adriatique, transformée en une mer d'or et de feu, le soleil jetait ses derniers rayons sur les côtes d'Italie derrière lesquelles son disque allait bientôt disparaître, nous laissant sous l'impression d'un spectacle nouveau pour moi seul de ceux qui le contemplaient à ce moment, mais merveilleux autant qu'inexplicable pour tous.

A ce que je viens de raconter de ce que j'appellerais volontiers « la danse des boules d'Iris » j'ajouterai que le phénomène n'est point constant sur la frontière Albano-Monténégrine où j'ai pu l'observer, et qu'il lui faut sans doute, pour se produire, un état particulier de température, d'humidité et de lumière dans l'atmosphère, peut-être même certaines conditions de réfraction ou mieux encore de diffraction des rayons solaires. En tout cas, je ne suis que faiblement étonné, Monsieur, de l'insuccès du Révérend Père L... dans son enquête auprès de divers observatoires sur l'origine du météore qui fait l'objet de votre article du 13, car moi-même, chaque fois qu'il

m'est arrivé d'interroger de plus savants que moi à ce sujet, je n'ai pu obtenir aucune réponse qui éclairât mon ignorance. Je la confesse donc humblement devant vous, en vous exprimant, Monsieur, mes sentiments les plus sympathiques en même temps que l'assurance de ma considération la plus distinguée.

G. Frilley,
Médecin principal de l'armée en retraite.

Un de nos fidèles lecteurs nous affirme que dans le Gâtinais on a dernièrement observé des faits analogues. Un autre nous écrit qu'il en a également observé de semblables à Avranches.

Ces divers témoignages fortifient singulièrement, on l'avouera, ma thèse. Mais la question est de savoir, maintenant, si l'explication qui me paraît satisfaisante en ce qui touche le phénomène que j'ai constaté moi-même, l'est aussi en ce qui touche ceux que les divers témoins de Tilly ont rapportés.

Reportons-nous, si vous le voulez bien, à chacun des témoignages que le Révérend Père L... a consignés dans le remarquable travail qui a paru dans le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux*.

Je ne vois, *dans la plupart* des faits relatés dans ces diverses dépositions, rien qui les différencie essentiellement des phénomènes que décrivent les lettres qu'on vient de lire. Il s'ensuit que, pour ces faits tout au moins, l'hypothèse de l'extra-naturel doit être écartée.

Mais il en est *quelques-uns* dans le nombre de ceux que le Révérend Père L... a recueillis, qui ne semblent point rentrer dans la même catégorie que les autres.

Je citerai, notamment, les passages du rapport relatifs à :

1° Marie M... (Marie Martel) :

J'ai vu aussi à plusieurs reprises, au-dessous du soleil, *comme une grande tenture de deuil* : il n'y avait alors aucun nuage et le ciel était tout rose. Le noir n'était qu'au-dessous du soleil ; il disparaissait vite et a reparu à plusieurs reprises.

2° Mme Y... (Mme Yon) :

... Le soleil prit une teinte jaune d'or et sous le milieu apparut à deux reprises, pendant plusieurs minutes, *une grande croix de même couleur*.

3° Sœur Saint-A. :

... A 8 heures, 2 ou 3 minutes avant le coucher du soleil, j'aperçus au milieu de cet astre *une barre noire* placée horizontalement, ayant 7 à 8 centimètres de largeur.

Il y a enfin le témoignage, non recueilli par le R. P. L..., celui de Mme de F... qu'elle a bien voulu préciser, pour nos lecteurs, dans la courte note suivante :

La croix byzantine apparue à Tilly le 1er août, vers 6 h. 1/2 ou 6 h. 3/4 du soir, se détachait en relief sur un ciel d'azur sans aucun nuage. Elle était noire, ayant environ 3 mètres ou 3 m. 50 de longueur. Elle était merveilleusement belle, assez rapprochée de la terre, tournée vers l'école des sœurs, mais non pas au-dessus, car elle en était éloignée et se trouvait presque en face de la petite chapelle provisoire, un peu en dehors de l'écriteau qui porte cette mention : « On ne blasphème pas ici ». On eût dit qu'elle était presque au dessus du chemin, en arrière et à gauche (en tournant le dos à la chapelle) du petit sentier qui conduit au Champ. L'heureuse visionnaire, clouée au sol, était précisément au milieu de ce sentier, saisie au moment où elle quittait le champ pour rentrer chez elle. M. G. Mery, qui connaît les lieux, se rendra ainsi, par cette description, un compte exact qu'une vraie distance séparait cette croix de l'école des sœurs, tout en étant tournée vers elle. L'apparition a duré un instant dans une immobilité complète, puis a disparu tout à coup.

Il est certain que les faits rapportés par ces quatre témoins, surtout par le dernier, offrent un caractère exceptionnel.

Je ne chercherai pas, en les déformant, à les faire rentrer dans le cadre des autres. Je ne dirai point que les « boules » en s'agglomérant ont pu fortuitement prendre l'une des formes entrevues, ni que ces quatre témoins, quatre femmes, ont pu être, à leur insu, les dupes de leur sensibilité ou de leur imagination. Ce sont des suppositions que rien ne justifierait. Je préfère donc très loyalement convenir qu'il y a, parmi le très grand nombre des témoignages qui corroborent mon hypothèse, quatre témoignages qui la contrecarrent.

Tout compte fait cependant, et en réservant ces quatre phénomènes exceptionnels, j'estime que les faits nouveaux de Tilly rentrent dans la catégorie des phénomènes naturels et qu'ils n'ont rien de commun avec les manifestations merveilleuses qui se sont succédé depuis 1896.

Il me semble, au surplus, que cette conclusion, à laquelle j'arrive par l'examen et la comparaison des faits, est confirmée par le raisonnement.

En effet (je parle ici seulement pour ceux de nos lecteurs catholiques qui croient aux manifestations de l'au-delà), la synthèse de Tilly peut se comprendre de la manière suivante :

La première série de faits, les visions de l'Ecole, indique que la Vierge désire la construction d'une basilique.

La seconde série, les visions du Champ Lepetit, renseigne sur ce que devra être cette basilique et sur les diverses dévotions qui y seront pratiquées.

La troisième série, les faits merveilleux qui se sont produits pendant la durée des apparitions et les guérisons qui continuent à se produire, authentifie en quelque sorte d'un signe matériel les manifestations des deux premières séries.

Et cela forme un tout complet. Le phénomène des « boules » à côté de cet ensemble achevé, apparaîtrait, s'il était extra-naturel, comme une superfétation, une redondance, une inutilité. Aussi, à moins de croire à une manifestation d'ordre diabolique qu'aucun indice ne semble, en tout cas, révéler, la logique, d'accord avec l'expérience, aboutit à cette conclusion que les phénomènes, si parfaitement définis et décrits par le Révérend Père L..., sont des phénomènes physiques, dus vraisemblablement à de simples effets d'optique.

GASTON MERY.

Au pays des Visions

Voici l'article, très littéraire et très vivant, que M. Serge Basset, qui accompagnait notre Directeur à Tilly, a publié dans le Figaro :

Caen, le 15 août 1901.

Tilly-sur-Seulles, un petit bourg, à une heure de Caen...

Une centaine de blanches maisons — fermes et chalets de plaisance — jetées entre les molles ondulations de pâturages riants, bout à bout allongés jusqu'à l'horizon. Encadrées de bouleaux et de frênes et aussi loin que la vue porte, des prairies et des prairies encore, où, jusqu'à mi-jambes enfoncés, des troupeaux de bœufs blancs, noirs, roux, pies, paissent interminablement. Des gens solides au teint coloré, au sang vif, à la riposte prompte, à l'air tranquille et vigoureux à la fois — sans rien qui donne l'idée d'un détraquement possible. Et, baignant village, bêtes et gens, une atmosphère de paix, de vie placide, plus inclinée aux soucis matériels que portée vers les choses d'en haut.

C'est dans ce décor de vie aisée, grasse et plantureuse que se déroulent d'étranges histoires — incroyables au point de rappeler les plus extraordinaires récits des Bollandistes ou d'Edgard Poe.

Jugez-en. Depuis près d'un mois, exactement du 7 juillet au 1er août, tous les soirs, entre six et huit heures, dans le ciel en feu, le soleil paraît éclater — telle une monstrueuse pièce d'artifice — en sphères lumineuses dont la multitude roule, en amas colorés, sur certains points du pays. Comment le phénomène a-t-il commencé? De la façon la plus simple du monde. Un brave homme du pays, un jardinier, M. Yon, s'en allait, un dimanche soir, accompagner sa mère qui habite le village voisin. Tout d'un coup, dans un chemin creux, il voit, dansant devant lui, une quantité folle de petites boules vertes, violettes, roses, jaunes — comme si on eût, devant lui, lâché par bandes des ballons de baudruche.

— Tiens, fait-il, voilà qui est...

Il s'interrompit, en fils respectueux, pour écouter sa mère qui parlait :

— C'est-y malheureux pourtant de vieillir! disait la vieille femme. Vois comme mes yeux ne valent plus rien. Voilà-t-y pas qu'il y a là partout, là, devant moi, des petits ballons, de toutes couleurs.

Ebahi, M. Yon — c'est un gars robuste, d'esprit tranquille et avisé — regarde mieux. Dans les prairies qui bordent le chemin, le nombre des sphères éclatantes croît sans cesse. La maison de Mme de V..., une voisine, paraît comme illuminée *a giorno*, et, plus loin, le toit d'une ferme (où habite une jeune fille qu'on appelle la *voyante* de Tilly), reflète les couleurs de l'arc-en-ciel. En même temps, le soleil, à l'horizon, semble animé d'un mouvement de rotation vertigineux; de sa masse gigantesque s'échappent, telles des bombes, d'énormes boules de feu qui s'élèvent, fendent le ciel, retombent et courent sur le gazon, au point que des enfants ébahis courent, parmi les pelouses, en cherchant à les attraper.

Aux appels effarés de M. Yon, des voisins accourent et restent stupéfaits. Leur nombre s'accroît vite, ils sont bientôt une soixantaine qui regardent ébahis, vagues et inquiets... Huit jours durant, le phénomène se répète devant de véritables assistances, au coucher du soleil, avec la même intensité. Toutes les notabilités du pays viennent le constater, regarder éclater le soleil. Le curé, le maire, comme les autres, déclarent la chose authentique et incompréhensible... Et, sur la région, une lamentation court : « Est-ce que tout cela ne nous annonce pas des malheurs ?... » D'autant plus que, à diverses reprises, des milliers de boules colorées, crachées sur le pays par le soleil en fusion, ont été vues, coupées de perpendiculaires sanguinolentes, et que, le 1er août, sur l'école des sœurs, une énorme croix sombre est apparue, pendant de longues heures. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?...

... Quand je suis arrivé à Tilly, on m'a dit :

— Vous venez pour les boules de feu, monsieur? C'est le Diable qui a imaginé cela pour couvrir de ridicule les apparitions !...

Les apparitions ! Vous vous souvenez du bruit qu'il y a quelques années firent —, même sur le boulevard — les récits des visions de Tilly : les élèves d'une école de petites filles apercevant, un beau soir, dans un champ, à l'horizon, et *toutes à la fois*, une Vierge radieuse et vivante ! Puis, la réapparition de la traditionnelle image, vingt-six fois de suite, à leurs yeux ravis. Et, à la suite de ces faits, d'autres voyantes, pendant des mois et des mois, déroulant leurs extases dans ce coin de Normandie...

— Toutes les manigances du Diable, me disait le père Morel, un brave homme de là-bas, n'empêcheront pas que nous croyons toujours que la sainte Vierge est avec nous. Allez, ce soir, *au champ*... et vous verrez !...

Je suis donc allé *au champ* et j'ai assisté, là, à un spectacle extraordinaire.

Le *champ*, on le devine, c'est l'endroit où les voyantes sont tombées en extase; c'est l'endroit où Marie Martel (des trois jeunes filles, elle seule continue à *voir*) vient, tous les jours, avec sa mère réciter le rosaire... Depuis quatre années, quel que soit le temps — soleil, pluie, neige, canicule ou froidure — elle n'a pas manqué un seul jour de s'agenouiller là, et, des centaines de fois, elle a été favorisée de visions.

— Aujourd'hui, c'est le 15 août, la fête de la Vierge... Il serait bien surprenant qu'elle *n'aperçût rien*... Ç'en est une chance, pour vous, d'être venu!...

Sur un coteau, où l'on monte par des venelles égayées d'arbres feuillus et d'eaux vives, un immense champ d'avoine ondule sous le vent. Au fond, l'arbre de l'apparition, détachant, sur une haie de bouleaux et de hêtres, son squelette dépouillé — les visiteurs ont tellement arraché de son écorce à l'arbre miraculeux qu'ils l'ont tué — avec, à son sommet, un bouquet de branches sèches. A son pied, une sorte de guérite en bois, façon de chapelle édifiée là. Et, derrière, une large prairie, verte et si jolie! Trois cents personnes y entourent la voyante qui vient d'arriver et, très simplement, s'agenouille, chapelet en main...

Grâce à l'obligeance de M. Guéroult, le curé de Tilly — rien d'un visionnaire: un brave homme, à l'air doux et prudent, au bon sens solide et joyeux — me voici en face de Marie Martel, au premier rang du cercle qui se ferme sur elle: religieuses en béguin noir et blanc, belles dames, paysannes, petites filles, bébés, hommes ahuris ou émus... Déjà une lente psalmodie monte:

— *Je vous salue, Marie, pleine de grâces...*

Elle est très bien, la voyante. Une figure fine et rose, aux traits aimables, un peu tirés — par d'atroces névralgies, m'assure-t-on — l'air simple d'une petite ouvrière bien sage. La toilette qui convient: ni sordide, ni luxueuse. Un corsage bleu et blanc, avec des entre-deux de dentelle à bon marché, une ceinture de cuir jaune, une jupe bleue à pois blancs; sur la tête, un chapeau de paille, avec un nœud blanc à raies azurées.

Sur l'immense pelouse, le spectacle est d'un pittoresque grandiose, de cette foule à genoux, serrée et penchée autour de cette jeune fille — elle a vingt-neuf ans, me souffle un jeune abbé, mais elle en paraît dix-huit à peine — qui, toujours, les yeux clos, égrène son chapelet, en récitant à voix haute les dizaines d'*Ave Maria*. Une brise légère souffle; les arbres s'inclinent et, à trente mètres, en plein herbage, deux chevaux qui paissent, — tels les animaux de « l'Adoration de l'Enfant-Jésus » chez les Primitifs — tendent le cou vers le groupe agenouillé et, placidement, hennissent.

Tout d'un coup, un murmure court le groupe:

— Voici l'extase!

Au milieu d'un *Pater noster*, Marie Martel s'interrompt: elle rougit, pâlit, aspire largement, comme si l'air lui manquait. Un frisson la secoue. Ses yeux s'écarquillent; la prunelle vire, va et vient sans repos et voici que la bouche s'entr'ouvre, découvrant des dents blanches, dans une expression de bonheur point terrestre.

— Oh! oh! oh! soupire-t-elle, le corps jeté en avant, la poitrine soulevée, la face rejetée en arrière et extraordinairement illuminée, et les yeux pleins de larmes — de douces larmes! Autour de la voyante, les têtes se rapprochent, avides. Qu'aperçoit donc Marie Martel pour qu'une telle expression de ravissement transfigure ses traits? A voix basse, elle parle — avec qui? — s'interrompant d'instant en instant pour sourire, pleine de langueur; et reprenant, transportée, comme si elle commençait un dialogue ineffable... On chuchote:

— Voyez, voyez, elle aperçoit le Sacré Cœur.

— Comme elle a l'air heureux!

— Chut! Chut! Chut! Ne la troublez point.

— Savez-vous ce qu'on a constaté? me dit le marquis de Lespinasse-Langeac — un ancien officier de spahis qui, sa démission donnée, consacre ses loisirs à étudier et à décrire les apparitions de Tilly. Au cours de plusieurs visions, on a pu, à l'aide d'une loupe, apercevoir sur la rétine de Marie Martel l'image reflétée de la Vierge. Allez donc, après cela, nier la réalité objective!...

Le rosaire — que continue, à défaut de la voyante, Mme Henry — le rosaire déroule toujours ses antiennes chantantes: *Sainte Marie, mère de Dieu...* Mais Marie Martel n'entend plus. Elle est en pleine extase. Sa poitrine se soulève avec des « Oh! oh! » prolongés, tels ceux qui traduiraient la félicité d'une âme qui ploie sous le bonheur. Et la bouche élargit encore son sourire d'Au-delà, et les mains s'écartent, avec le large geste d'adoration des prêtres à l'autel...

— Mon Dieu!...

Un tressaillement de stupeur, tout d'un coup, a secoué la voyante, l'a fait se dresser presque, puis retomber sur ses genoux, et ses lèvres s'agitent, éperdument, pendant que sa respiration halète:

— Bon Jésus! bon Jésus! je vous en supplie, ayez pitié de nous!...

— Hélas! fait une voisine qui s'effare, c'est Jésus qui, sur les têtes, gronde et menace, à cause de l'impiété des hommes!...

La malheureuse enfant — on pense bien que toute comédie ici serait impossible — à un sanglot épouvanté et ses accents montent de plus en plus haut, et si douloureux que, tous, nous nous sentons mal à l'aise.

— Épargnez-nous, je vous en supplie, Jésus! — Oh! de grâce, épargnez-nous, Jésus! — Je vous supplie, je vous supplie, Jésus, mon doux Jésus! — Oh! oh! Oh! oh! mon Dieu!... — Que votre côté ne saigne pas, Jésus!...

On dirait qu'un vent de panique a passé sur les trois cents personnes. Des hommes pâlissent pendant que, serrées les unes contre les autres, courbant la tête sous la malédiction qu'elles pensent tombée du ciel, les femmes frissonnent et pleurent. Presque debout, comme si elle s'élançait, désespérée, au-devant du Maître qui va frapper; d'énormes larmes ruisselant sur ses joues, agitée de tremblements nerveux qui tordent ses pauvres mains, Marie Martel supplie toujours:

— Ne nous frappez pas, Seigneur! Oh! oh! oh!... oh! ayez pitié, je vous supplie, je vous supplie!...

Dix longues minutes, la scène se prolonge, lamentable et affolante. Maintenant, toutes les voisines sanglotent, et des hommes s'en vont, saisis, le dos courbé. L'un d'entre eux part comme un fou, une main sur son cœur. Et toujours, rythmant presque les mouvements du corps, de la tête et des bras convulsivement secoués, les supplications montent, terrifiantes, sous le ciel brusquement d'un noir d'encre, et à travers le paysage soudain hostile:

— Ne nous châtiez pas, ô mon doux Jésus!... mon doux Jésus!... Pitié! pitié! pitié!

***

... Lorsque, deux heures après l'extase (elle a duré 37 minutes), j'ai revu Marie Martel chez elle, dans la jolie

maison de Mme Henry, la voyante, sa chevelure en natte dans le dos, riait, vite amusée, simple et naïve comme un baby.

— Elle est ainsi, m'a dit M. l'abbé Guéroult. Une âme d'enfant dans un corps de femme... Elle paye rudement, vous savez, les faveurs dont l'honore le Ciel. Sa vie n'est qu'une suite de terribles souffrances qu'elle supporte avec une résignation angélique...

Et comme le soir, accompagné de M. de Lespinasse-Langeac, nous revenions chez le brave père Morel, le marquis me dit :

— Quel dommage que vous ne restiez pas quelques jours ici ! Vous seriez allé d'étonnements en étonnements... Il y a sur tout ce pays un déchaînement de merveilleux qui fera l'admiration des théologiens de l'avenir. Je vous aurais conduit chez une sainte, à six kilomètres d'ici, une miraculée aussi, mon cher, qui depuis *quatorze ans* — vous m'entendez bien — *ne dort pas, ne mange pas et ne se nourrit que de la communion.*

« Quel dommage aussi que vous n'ayez pas le temps de compulser l'énorme dossier (il y a plus de 3.000 lettres ou attestations) des guérisons et des grâces obtenues à Tilly, depuis trois ans. Ah ! si des gens de bonne foi voulaient faire le voyage !... Mais qu'avez-vous donc ? A quoi songez-vous ?

— Je songe, répondis-je, que vous aurez beau accumuler les meilleures raisons. Il y aura toujours des gens pour sourire d'un air entendu, en haussant les épaules... »

SERGE BASSET.

Comme le faisait prévoir la fin de cet article, M. Serge Basset en a publié un second, dans le Figaro *du 19 août, sous ce titre « Une malade mystique ». Mais cette malade mystique, dont l'humilité est d'une véritable sainte, nous demanda, lors de la visite que nous lui fîmes, le 16 août dernier, de ne rien publier sur elle et surtout de ne plus imprimer son nom. C'est pour respecter son désir que nous ne reproduisons pas le second article de M. Serge Basset.*

RÉPONSE A UN NIAIS

J'ai dit que toute la presse, cette quinzaine, s'était occupée de Tilly. Elle en a parlé avec respect pour les personnes et curiosité pour les faits. Le ton de l'article du *Figaro* qu'on vient de lire prouve même que, dans le plus sceptique des grands quotidiens, le merveilleux ne trouve pas que des incrédules.

Il n'y a eu, dans cette unanimité de courtoisie, qu'une seule note discordante. C'est l'*Echo normand* qui l'a donnée. Il a publié sur Marie Martel, sur Henri Morel et sur le docteur Vauquelin des articles d'une bonne foi douteuse qui n'ont même pas l'excuse d'être spirituels.

Nous ne répondrons point, bien entendu, à ces attaques qui ne font de véritable tort qu'à leur auteur.

Nous lui ferons simplement savoir que, bien qu'il ne signe pas, nous avons deviné son nom.

Il s'appelle Homais.

G. M.

CORRESPONDANCE

Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le numéro de *l'Echo du Merveilleux* du 15 août dernier. Je vous en remercie, mais j'ai été très surpris et très vivement contrarié d'y trouver un rapport qui n'était pas destiné à la publicité. D'autant plus que j'y constate une omission qui en change le véritable sens.

Voici en effet ce que j'ai écrit : « ... Je lui proposai alors de demander à la Sainte Vierge la guérison de son enfant par l'application d'une médaille bénite, *dit on*, par cette bonne Mère elle-même. » L'omission de ces deux mots *dit-on* dans la copie que vous avez eue sous les yeux, me fait quitter le domaine de l'hypothèse dont je ne suis pas sorti, pour entrer dans celui de la réalité où l'Eglise seule a mission d'introduire le fidèle, si elle le juge à propos.

Je ne me suis jamais occupé des affaires de Tilly, mais un jour, un de mes amis qui les avait étudiées me donna des médailles *supposées* bénites par la Sainte Vierge, et l'idée me vint d'en essayer la vertu dans les circonstances que vous savez.

Lorsque la guérison eut lieu, je n'y attachai pas, je vous l'avoue, une grande importance. Je me défie toujours, en effet, beaucoup de tout ce qui paraît extraordinaire, et je n'aurais jamais songé à attirer l'attention sur ce fait, si la mère ne me l'avait elle-même rappelé l'année suivante. Mais mon rapport était destiné à l'autorité ecclésiastique seule, et le public ne devait pas le connaître.

Si, comme je l'espère, ces lignes tombent sous les yeux de Mgr Amette, Sa Grandeur voudra bien reconnaître que je n'ai pas entendu exprimer une opinion personnelle sur une affaire qui regarde uniquement les Pasteurs de l'Eglise. J'en serais du reste fort embarrassé, car je n'en ai aucune, et, si j'étais obligé de me prononcer, je répèterais la parole si sage de Mgr Hugonin : « Attitude respectueuse et prière ». Je ne comprends pas que l'on condamne ces faits sans examen, mais je n'admets pas non plus qu'on y ajoute foi avant que l'Eglise ait porté son jugement.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes salutations respectueuses.

LEMAIRE.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *La vie très infâme de Louis Eunius et son heureuse pénitence.*

Ce récit vaut, en sobriété nerveuse, en tragique simple, les meilleures chroniques italiennes de Stendhal ; et si le lecteur n'en tombe pas d'accord, c'est que j'ai gâté le vieux texte en voulant l'abréger et le rajeunir. L'Histoire de Louis Eunius est extraite d'un curieux volume, qui fut populaire au début du XVIIIe siècle, la « Vie et le purgatoire de saint Patrick ». Par combien de mains n'a-t-il point passé avant de s'échouer et de s'endormir, tout poudreux, dans la modeste auberge du village normand où j'écris ce reportage (sans fauteuil) ? Je crois que M. Veinant en

a donné, en 1840, une réimpression in-4o, tirée à 50 exemplaires seulement.

Louis Eunius était de race irlandaise ; mais, par quelque petite disgrâce qui leur arriva, ses parents vinrent s'établir à Toulouse, où Louis, à l'âge de quinze ans, perdit son père. Libre de tout joug, héritier de grands biens, il se jeta dans la débauche. Il jouait avec tant de fureur et si malheureusement que bientôt il eut dissipé toute sa fortune. Abandonné de ses compagnons de plaisir et de ses flatteurs, ce malheureux jeune homme tomba dans la société de brigands déterminés. Il exerçait la nuit le métier de tire-laine, et si quelqu'un, pour défendre sa bourse ou son manteau, faisait résistance, il lui ôtait la vie.

Pendant quelque temps, le souvenir des vertus de son père et l'éclat du sang dont il sortait protégèrent Jean Eunius contre la sévérité de la justice. Mais une fâcheuse aventure fit déborder la coupe. Une nuit, jouant contre un sergent qui n'était pas plus consciencieux que tout autre de sa sorte, il perdit une grosse somme. Après avoir chargé d'injures son partenaire qui les supporta patiemment, comme il est aisé à ceux qui gagnent, Louis demanda la courtoisie : c'est seulement le petit prêt ou cadeau qu'il était d'usage qu'un heureux joueur fît au joueur malheureux. Le sergent, assez avare, lui offrit quatre écus. Eunius, bouillant de colère, fait voler les quatre écus, saute à la gorge du sergent, le renverse, étourdi, et lui enlève tout l'or qu'il avait. A la suite de ce méfait, il dut quitter précipitamment Toulouse ; car rien n'est si dangereux que de s'attaquer aux gens de justice.

Il se réfugia dans un monastère de religieuses voisin de Perpignan, et dont il connaissait l'aumônier ; en outre, dans ce monastère était une de ses cousines, nommée Théodosia, avec laquelle Louis avait été élevé, jeune personne fort en considération pour sa vertu et sa prudence. Elle eut un soin si particulier de lui qu'il ne manquait de rien.

Or, la jeune fille était assez belle. Le bandolier se voyant réduit à ce lieu champêtre, privé de tout entretien conforme à son humeur volage et libertine, entreprit de séduire l'infortunée Théodosia. Il n'y parvint que trop aisément, malgré la prudence dont on louangeait cette fille. Le vieil auteur explique comment d'abord il l'assura « qu'il ne désirait l'aimer que civi-« lement, terme que les femmes et les filles écoutent « assez volontiers, se persuadant qu'il n'y a pas grand « risque de se laisser aimer. Puis... » Mais on voit assez le chemin qu'il prit, et son progrès fut tel qu'il persuada Théodosia de l'introduire de nuit dans le couvent, pour le piller, après quoi ils s'enfuiraient en Espagne où ils pourraient se marier.

Eunius envoya donc quérir deux de ses amis les plus confidents pour l'aider en cette sacrilège entreprise. Ils pénètrent dans le monastère, font main basse sur tous les objets précieux et s'enfuient, emmenant l'infortunée Théodosia. Ils gagnèrent l'Espagne sans être rejoints.

Théodosia, dans sa nouvelle vie, ne tarda pas à connaître les remords. « Bon Dieu, dit l'auteur, que les « délices du monde sont d'une étrange nature ! Mais « qu'elles sont passagères et fuyardes, puisqu'à grand'-« peine, dans l'espace d'un jour, même d'un moment, « ressent-on la durée de ces plaisirs profanes ! Sem-« blables à la fragile beauté d'une rose, qui s'éclôt le « matin au lever du soleil, se flétrit à sa grande chaleur, « et enfin se fane le soir, lorsque ce flambeau lumi-« neux cache ses rayons dans les ondes. »

Comme Eunius était passionnément adonné aux trois grands vices qui traînent toutes les misères après eux, à savoir la gourmandise, la paillardise et le jeu, il eut promptement dissipé toutes les richesses de leur vol et enfin se trouva dans une telle nécessité qu'il résolut de vivre de la beauté de Théodosia.

La malheureuse se soumit et courut ainsi toute l'Espagne, l'espace de dix ans, dans cette façon de vivre déshonnête. Mais ses angoisses et son repentir croissant la décidèrent enfin à s'enfuir d'auprès de ce mauvais homme pour aller trouver, dans une bourgade d'Andalousie, un saint ermite auquel elle fit la confession générale de sa vie, avec tant de larmes et des remords si manifestes que l'ermite, ému de pitié, la recommanda comme servante dans un couvent voisin. Elle y termina pieusement ses jours.

Eunius, après la fuite de Théodosia, recommença de vivre en bandit désespéré ; on ferait un livre entier des vols et des meurtres qu'il commit.

Un jour, ayant fait marché pour un assassinat, il sortit seul, sur la brune, pour aller attendre l'homme désigné à son poignard. Il attendait, dissimulé dans l'ombre. Il lui sembla tout à coup qu'au-dessus de son chapeau quelque chose voltigeait, avec un léger bruit : c'était un papier qui flottait en l'air sans paraître tomber à terre. En essayant de l'atteindre, Eunius s'éloigna du lieu de son embuscade ; le papier semblait fuir devant lui. Enfin, lorsqu'il renonça, tout haletant, à cette poursuite, et regagna son embuscade, l'homme qu'il devait tuer au passage avait passé. Eunius revint le lendemain : à peine était-il posté, que voici le papier voltigeant devant ses yeux. Avec un affreux jurement, il veut le saisir, et le papier s'éloigne ; il court, et manque encore le mystérieux objet et son guet-apens. Il passa le reste de la nuit et toute la journée du lendemain en grande inquiétude,

rêvant sur ce fait extraordinaire. Le troisième soir, le papier mystérieux reparaît, mais cette fois Eunius le saisit sans peine. A peine l'eut-il dans les mains qu'il court à une croix non loin de là, éclairée d'un flambeau et portant cette inscription : « Ici a été tué un homme ; priez Dieu pour son âme ». Il ouvre le papier avec violence et n'y trouve autre discours que la peinture d'un mort, semblable aux représentations que l'on met sur le corps des défunts au jour de leurs funérailles, avec cette inscription en gros caractères : *Je suis Louis Eunius.*

« Il demeura assez longtemps en défaillance après « cette lecture, si bien que ne pouvant plus se tenir « debout, ses forces lui manquant, il fut contraint de « s'appuyer à la muraille. Enfin, rappelant ses forces « et son courage et revenant de ses pâmoisons, il s'en « retourna, chancelant, comme il put, dans la maison « de son hôte où il demeura huit jours entiers sans en « sortir, rêvant sur cette nouveauté, et considérant « plusieurs fois ce papier qu'il avait lu. »

La terreur et le repentir pénétrèrent en même temps en cette âme forcenée. Il se rappelait avec horreur les meurtres sans nombre qu'il avait commis. Un soir, il se glissa dans une église où prêchait avec un zèle véhément un religieux de l'ordre de saint Dominique. A peine le sermon fut-il achevé que Louis suivit le moine dans sa chambre, et, se jetant à ses pieds, lui raconta par le menu, dans l'amertume de son cœur, le cours de sa vie libertine.

Voyant ses larmes et son repentir, le moine l'embrassa, le consola et lui donna l'absolution en ne lui imposant qu'une pénitence légère. Si légère même qu'Eunius, étonné, avide d'expiation, ne pouvait croire que ses péchés lui fussent remis à si bon compte ; et, cherchant dans son esprit quelle pénitence extraordinaire il pourrait bien s'infliger, la pensée lui vint d'aller visiter le fameux purgatoire de saint Patrick.

L'intérêt de l'anecdote en tant qu'anecdote est épuisé. L'attrait de la seconde partie réside dans la description du purgatoire hyternien qui excitait dans le monde entier une curiosité si vive.

George Malet.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Anquetil Duperron

Celui-ci n'est peut-être pas, à proprement parler, un génie, dans la haute acception du mot. Cependant, sa vision a été si particulière et sa volonté si tenace pour la poursuivre, qu'on ne peut vraiment, dans la série des esprits féconds qui ont servi à réaliser un grand progrès dans le monde intellectuel et moral, ne pas parler de lui, même avec enthousiasme.

C'est le visionnaire du passé.

Il a, en rallumant le flambeau poétique des vieux âges qui a jeté un si vif éclat dans les études orientalistes du XIXe siècle, retrouvé le premier la filiation de l'âme humaine et renoué la tradition, rompue depuis des siècles, de l'Orient et de l'Occident.

On conte, dans une suggestive légende arabe, qu'Adam et Eve, après leur faute dans l'Eden, furent désunis et jetés très loin l'un de l'autre, Eve, près de Djeddah, et Adam, près de Ceylan. Ils devaient pourtant se retrouver, après toute une série d'épreuves, en priant constamment Allah de leur rendre leur bonheur perdu. Et ils marchèrent, ignorants du chemin à suivre, l'un vers l'autre, à travers le désert, très longtemps. Adam avait semé des graines qui devinrent des arbres dont la semence, à son tour, éparpillée par le vent, forma d'autres bouquets de verdure, dans le lointain. Et ce furent des oasis. Et Eve, après toutes sortes de pérégrinations sans but et tentée par la fraîcheur de l'ombre, se dirigea vers elles, haletante de soif et de langueur. Elle eut des mirages sans nombre qui lui faisaient revoir, comme en un rêve épanoui, les beautés et les splendeurs de l'ancien paradis. Vaines illusions ! Et tout s'évanouissait, hélas ! jusqu'au jour béni, où, dans un nimbe de gloire, lui apparut enfin le mont Arafat, et, en pleine lumière, Adam qui s'élançait vers elle pour la définitive union que seule devait briser la mort.....

Cette légende ne cache-t-elle pas, en un lumineux symbole, la désunion fatale de l'Orient et de l'Occident et leurs nouvelles épousailles célébrées au chant des hymnes antiques, dans tout l'éblouissement et toute la pompe de la nature ?

Pendant des milliers d'années avait été enfoui, en effet, jusqu'au souvenir des anciennes civilisations. Il y avait un mot magique à retrouver pour les faire renaître à la lumière. Qui en ferait l'évocation ? Qui ferait reparler, en leur langue primitive, les vieux génies et les vieux sages ?

Ce fut Anquetil Duperron, et c'est son éternelle gloire de visionnaire d'avoir évoqué à nouveau, parmi les brumes de l'Europe, les hymnes de lumière du *Zend-Avesta* que, dans la pure clarté des aurores d'Asie, les premiers *destours* faisaient retentir sur les cimes.

Et — chose extraordinaire, et comme si elle voulait tenter de prouver à nouveau la transmigration des âmes — sa vie, simple et studieuse, fut exactement celle d'un parsi ou d'un brahme.

Il naquit à Paris en 1731 et y mourut en 1805, vieux de jours et accablé de labeurs. Destiné à l'état ecclésiastique, il avait étudié profondément, à part la théo-

logie règlementaire, les anciennes théosophies de l'Orient et appris l'hébreu, l'arabe et le persan, comme s'il prévoyait déjà que ces langues pouvaient lui servir plus tard pour la reconstitution d'une autre langue qui n'était plus parlée que par quelques groupes d'hommes depuis les temps les plus reculés de l'histoire, car elle n'était autre que celle de Zoroastre, de Cyrus et de Cambyse.

Vers sa vingtième année, il abandonna l'idée de se faire prêtre, mais n'en continua pas moins ses études favorites. Il était constamment à la Bibliothèque Royale, fouillant les manuscrits, traduisant, compulsant, jusqu'au jour où chez le sinologue Leroux-Deshauterayes, il aperçut, sur la table, des feuillets d'une écriture étrange dont il ne connaissait pas les linéaments ni même aucune lettre se rapportant à celles qu'il avait vues jusqu'alors. C'étaient des feuillets détachés d'un des livres sacrés de la Perse, et quoiqu'un fac-simile en eût été envoyé à tous les savants de l'Europe, personne ne retrouvait la clef de ces caractères inconnus aussi mystérieux que les hiéroglyphes d'Egypte. Anquetil Duperron se dit qu'il trouverait. Mais comment ? Il fallait se rendre sur les lieux mêmes et arracher leur secret aux prêtres qui avaient conservé le dépôt sacré de ces livres millénaires.

C'est ici que commence son extraordinaire odyssée. Sans fortune, il s'engage comme soldat pour la Compagnie des Indes, et derrière un tambour et à côté d'un vieux sergent de recrues, il quitte l'esplanade des Invalides pour se rendre sur les bords du Gange.

Arrivé dans les Grandes-Indes, il se délie de son engagement, et, poussé par sa vision, il entreprend, seul, son immense voyage pour découvrir la clef du livre indéchiffrable. On croit rêver en lisant la relation qu'il fit de ses efforts, de son courage, de son triomphe. Arrivé à Chandernagor, où il croyait trouver des *pandits*, ou savants indigènes, il est obligé de rétrograder jusqu'à Pondichéry, et de refaire quatre cents lieues, à travers un pays infesté de reptiles et de fauves. Là, il s'embarque pour Surate, mais il s'arrête à Mahé, afin de faire la route en voyageur qui veut connaître par lui-même, avant d'arriver chez les Parsis, les mœurs et les coutumes du pays. Il trouve enfin les prêtres qui ont conservé le culte des anciens Mages ; il voit les livres qui ont gardé, à travers les âges, le culte du feu et de la lumière. Mais ces prêtres ne livrent jamais leurs secrets aux profanes, et les livres de Zoroastre ne sont montrés qu'aux purs initiés, car, disent les *mobeds*, le regard seul les souille. Il faut donc patienter, il faut donc attendre. Anquetil Duperron apprend d'abord la langue vulgaire, mais, installé au milieu des Parsis, comme s'il devait y passer sa vie, il finit par gagner l'amitié de l'un d'eux.

C'était le plus savant qui lui apprend, en secret, le zend, la langue sacrée qui n'appartient plus qu'au culte et à la liturgie des anciens rites. Dès lors, son siège est fait. Il recueille toutes les copies qu'il peut trouver, il les lit, il les traduit, et au bout de dix ans de ce labeur acharné, où la volonté guide l'intelligence, il revient en Europe avec plus de 150 manuscrits persans, sanscrits et zends, qu'il dépose à la bibliothèque royale ; puis, nommé membre de l'Académie des Inscriptions, il prépare enfin, pendant huit autres années, la traduction du *Zend-Avesta*.

C'était peu de temps avant la Révolution française, et, pendant la Révolution même, il s'enferma dans une austère retraite, traduisant une autre œuvre aussi importante que l'*Avesta*, les *Oupanishads*, qui sont considérés comme un appendice des *Vedas*.

Il s'était tellement identifié alors avec ses études qu'il vivait comme ses anciens compagnons de Surate, et qu'il put écrire, en tête de la traduction des *Oupanishads* :

« Anquetil Duperron aux sages de l'Inde, Salut ! Ne dédaignez pas, ô sages ! cette œuvre d'un homme qui est de votre famille. Ecoutez, je vous prie, quel est mon genre de vie. Ma nourriture consiste en un pain, un peu de lait, de fromage et d'eau de puits, et me revient à quatre sous de Gaule, ce qui est un douzième de roupie anglaise ; l'usage du feu en hiver, du matelas et des draps sur le lit, m'est chose inconnue... Sans revenu, sans traitement, sans charge, assez valide pour mon âge et mes labeurs passés, je vis du fruit de mes travaux littéraires ; sans femme, sans enfants, sans domestiques, privé et affranchi de tous les biens et de tous les liens du monde, seul, absolument libre, quoiqu'aimant tous les hommes, et surtout les gens de bien, dans cet état faisant une dure guerre aux sens, surmontant toutes les séductions du monde ou, du moins, les méprisant d'un cœur allègre, aspirant d'un continuel effort vers l'Etre suprême et parfait, j'attends en tranquillité d'âme cette dissolution de corps dont je ne suis pas bien éloigné. »

Telle fut la vie d'Anquetil Duperron. Sa vision fut assez grande et son labeur assez complet pour rouvrir, avant tant d'autres, le chemin lumineux de l'Orient et refaire l'évocation définitive de ses théogonies et de ses poèmes.

Et Eugène Burnouf a pu dire, en parlant de lui : « Il reste à Anquetil Duperron le mérite d'avoir commencé une si grande entreprise, et d'avoir donné à ses successeurs le moyen de relever quelques-unes de ses fautes. C'est d'ordinaire la seule gloire que

conserve celui qui explore, le premier, une science nouvelle ; mais cette gloire est immense. »

Et, en effet, les rivages de l'Orient et de l'Occident, qui semblaient se fuir, depuis tant de siècles, se sont de nouveau retrouvés et confondus, et grâce à la vision intense de ce savant et de ce poète, l'accord de deux mondes s'est rétabli par la lumineuse filiation de la tradition universelle.

ÉMILE MARIOTTE.

LE "Saint" de Marlhes

Nous avons, dans notre dernier numéro, publié les résultats de l'enquête entreprise par *La Loire Républicaine*, sur Jean-Marie Play, dit le « Saint » de Marlhes. Cette enquête, commencée sur le ton de la moquerie la plus acerbe, s'est terminée, on l'a vu, sur celui de la conviction la plus complète. Nous allons aujourd'hui entendre une autre cloche.

Une enquête parallèle à l'enquête de *La Loire Républicaine* a été, en effet, entreprise par le *Nouvelliste de Lyon*.

Or, chose étrange, alors que le rédacteur stéphanois, parti incrédule, est revenu converti, le rédacteur lyonnais très disposé à croire au début de son voyage, s'est déclaré parfaitement sceptique à la fin.

Entre les deux opinions, nos lecteurs choisiront.

Le *Nouvelliste de Lyon* fait d'abord, comme son confrère, une description mouvementée et poétique des lieux. Puis il expose les faits, en gros. Je cite le passage où il relate les poursuites correctionnelles dont Jean-Marie fut l'objet.

Poursuites correctionnelles

... C'est dans ce café et dans la cour de la ferme dont il est une des dépendances — car l'oncle Brunon est débitant et fermier — que depuis plus d'un mois s'entassent malades ou curieux qui viennent voir Barkari.

L'escalier intérieur conduit à la chambre de Barkari ; le mobilier en est sommaire : un lit, une table en bois blanc, trois chaises ; sur la table, un verre, des herbes des champs ; à côté du lit, un placard où gisent pêle-mêle quelques livres à couverture rouge, livres de distribution de prix ; collées aux murs, quelques images de saints : c'est là que Barkari donne ses consultations ou rend ses oracles — comme on voudra.

Il y avait trois semaines que, dans cette chambre, Barkari recevait la foule des infirmes auxquels il administrait, comme remèdes, quelques infusions ou macérations de simples des champs, lorsqu'une plainte parvint au parquet de Saint-Etienne. Barkari était accusé d'exercer illégalement la médecine. Le Parquet releva le délit et Barkari était poursuivi correctionnellement.

Le 26 juillet, l'affaire était appelée devant le tribunal ; mais on s'aperçut au dernier moment que l'inculpé n'avait pas été cité. Les témoins — une quinzaine de « guéris » — virent dans cet oubli de greffier une nouvelle preuve de la toute-puissance de Barkari contre qui la justice semblait, elle, tout à fait impuissante.

Ce n'était que partie remise : huit jours plus tard, le 2 août, Barkari, régulièrement cité cette fois, se présentait à la barre, accompagné de ses témoins. Ce fut une affaire sensationnelle au Palais de Justice de Saint-Etienne. Le président interrogea Barkari dont les réponses furent invariables : « C'était plus fort que lui ; il ne faisait pas de mal, il ne faisait que du bien. »

Les témoins entendus, un substitut se leva. Il mania d'abord lourdement l'ironie — cette arme délicate ; l'impassibilité de l'assistance lui montra clairement qu'il n'était pas compris. Alors, le substitut enfla la voix et, dans un geste qu'il crut beau, il lança la Science (avec un grand S) à la tête des témoins ; il crut avoir raison de leur crédulité ; le tribunal condamna Barkari à 50 francs d'amende. Des éclats de rire narquois accueillirent la Science du substitut et le jugement du tribunal ; le condamné, modeste, s'enfuit rapidement pour éviter les ovations : la justice venait de donner une consécration à sa célébrité.

Le lendemain, quatre cents malades assiégeaient la porte du café Brunon et depuis ce jour le nombre quotidien de ces infirmes poussés à Marlhes auprès de Barkari va croissant. De l'appréciation des personnes les plus dignes de foi, plus de 15.000 personnes ont, à l'heure actuelle, fait le voyage de Marlhes pour obtenir leur guérison. On croit aux formules magiques de Barkari, à ses murmures, à ses exorcismes, à une intervention surnaturelle, et la foule des malheureux, des névrosés, des boîteux, des muets, des borgnes, des bossus augmente chaque jour !

Cette cohue augmente à un point tel qu'il devient maintenant sinon impossible, du moins difficile de trouver un gîte à Marlhes. Les habitants de Dunières, de Riotord, les plus rapprochés de Marlhes, ont depuis longtemps cédé la place à ceux du Chambon, de Firminy, de la Talaudière, de Saint-Etienne ou d'Yssingeaux, d'Avignon, de Marseille, et voici qu'aujourd'hui lundi les voitures amènent, malgré un temps affreux, Lyonnais ou Parisiens auxquels des amis ont signalé les cures obtenues par Barkari.

Malgré ses « dons merveilleux » Barkari ne parvient guère à expédier — c'est le mot — depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir, que 150 ou 200 pèlerins. Les autres attendent le lendemain, se lèvent de bonne heure et frappent à la porte du café où l'oncle Brunon délivre des tickets.

Car il faut des tickets numérotés aujourd'hui pour arriver jusqu'à Barkari ; on a son numéro comme pour prendre le tramway d'Oullins les dimanches. Ce système de tickets a bientôt amené une véritable exploitation faite par des individus peu scrupuleux —

on cite des noms ici, nous ne les nommerons pas — qui avaient pu s'approvisionner gratuitement de ces petits morceaux de carton et les vendaient aux plus offrants. Vendredi dernier, la cote a varié entre 5 et 10 francs.

L'oncle Brunon, un brave homme incapable d'exploiter sa nouvelle clientèle qui consomme peu, se charge aujourd'hui lui-même de la délivrance des tickets ; il en donne moins à la fois et connaît « ses têtes ».

Nous disons aujourd'hui quelques cures, nous dirons demain ce qu'il faut en penser ; mais avant de donner notre appréciation, nous citons d'après les on-dit quelques cas d'opérés.

Un habitant du Chambon-Feugerolles — on donne le nom — qui marchait avec des béquilles depuis plusieurs années, à la suite d'une fracture de jambe, vint trouver Barkari. Le thaumaturge se contenta de lui dire : — « Marchez, je le veux ». L'infirme fit valser ses béquilles, valsa lui-même : il était guéri.

Une femme du même pays, marchant péniblement depuis longtemps avec des béquilles également, les aurait laissées à Marlhes après avoir vu Barkari.

Une dame de Fayolle, paralytique depuis dix-sept ans, fut une des premières opérées de Barkari et aida puissamment à établir la réputation du rebouteur lorsqu'on la vit jeter ses béquilles sur la place de l'Eglise.

Un indigène d'Aurec, encore un paralytique, amené en voiture à Marlhes, s'en va en courant.

Un habitant de Saint-Romain-les-Atheux avait une paralysie de la langue : il parle aujourd'hui comme un avocat.

Une boulangère de Riotord, au lit depuis trois ans, aurait obtenu un tel soulagement qu'aujourd'hui elle vaque à ses affaires.

Un gendarme retraité à Montfaucon, infirme, a pu lui aussi laisser ses béquilles.

Une femme bossue, de Riotord, faisait constater ou voulait faire constater, après avoir quitté Barkari, que sa bosse avait disparu.

Il y a des douzaines de cas comme ceux-là et je ne parle pas des poitrinaires, de ceux « qui n'avaient plus de poumons » et en ont aujourd'hui.

L'histoire vraie

Les faits ainsi exposés, le rédacteur du *Nouvelliste* essaie de les analyser un par un, et, au lieu de s'en tenir aux on-dit, cherche à se faire une idée personnelle.

L'histoire vraie, c'est la foule des malades ou des curieux traînés, conduits ou véhiculés toujours plus nombreux à Marlhes.

Dimanche, Barkari ne « consultait » pas et cependant plus de 300 étrangers, pauvres diables ou bourgeois modestes, étaient venus l'implorer. Dans la soirée, entre chien et loup, Barkari avait pu se rendre à l'église sans être reconnu. Il n'en fut pas de même à la sortie : des femmes l'entourèrent, le prièrent, le supplièrent presque à genoux et le guérisseur consentit à les recevoir, et à 7 heures 1/2 il donnait une douzaine de « consultations ».

Lundi, malgré la pluie persistante de la nuit et de la matinée, trois cents infirmes étaient encore venus à Marlhes. Les abords du café Brunon, la cour de la ferme-auberge avaient l'aspect de nos trottoirs lyonnais le 1er janvier ou le 14 juillet. C'était bien la cour des miracles où j'ai pu voir un exemplaire de toutes les infirmités humaines et chercher les « miraculés ».

Vers dix heures, un pauvre enfant traverse la cour, soutenu — porté est plus exact — par son père et sa mère. Barkari vient de lui faire quitter un appareil orthopédique et lui a ordonné de se rendre à l'église. Vainement le pauvre petit cherche à y aller seul : il faut le porter et à peine l'a-t-on assis qu'il se trouve mal. J'ai cru un instant qu'il allait mourir là. M. le curé, rapidement prévenu, fit donner les premiers soins au petit martyr. On le transporta dans une maison amie où il dut s'aliter. Dans la soirée seulement, ses malheureux parents purent l'emmener à Saint-Etienne d'où ils étaient venus.

Voilà de l'histoire vraie.

Deux cents personnes avaient vu les souffrances de l'enfant, pas une ne fit entendre une protestation, et si la crédulité de quelques-uns put être ébranlée, ce ne fut qu'un instant.

A deux heures, cinquante personnes rassemblées devant la porte écoutaient l'histoire de la guérison d'un vieillard ; c'est le vieillard lui-même qui la narrait, et c'est de sa bouche que je l'ai entendue.

M. Georges Raille, âgé de 73 ans, ancien boucher, ancien marchand de bestiaux à Boën, souffrait depuis quatre ans de rhumatismes. Depuis deux ans, il était presque complètement impotent ; il marchait péniblement avec des béquilles ; les personnes qui l'ont amené affirmaient qu'il n'y avait aucune exagération dans le récit que le vieillard fit de ses souffrances.

Après son dîner, on l'aida à gravir l'escalier de bois qui conduit à la chambre de Barkari. Le thaumaturge lui serra le poignet : les jambes de l'infirme étaient guéries. M. Raille quitta ses béquilles, vint sur la place, raconta dix fois l'histoire de sa guérison, pleurant de joie, se tenant sur une jambe, proclamant les « vertus » de Barkari qui avait refusé une pièce de quarante sous qu'il lui avait offerte, fou de bonheur, voulant engager des paris de 500 francs avec les incrédules qui doutaient de sa maladie.

Voilà encore de l'histoire vraie. J'ai vu le vieillard ; j'ai causé longuement avec lui ; je n'ai aucune raison de douter de sa bonne foi. Mais le cas est assez intéressant pour que j'en parle de nouveau.

Un entretien avec Barkari

Jusqu'à présent, on le voit, le journaliste lyonnais ne se prononce pas. Il y a du pour et du contre dans ce qu'il a observé. Mais voici que le *contre* l'emporte sur le *pour*.

Barkari n'aime pas les journalistes et il a les photographes en horreur. Il s'est si bien gardé jusqu'à présent des uns et des autres que seul un de nos confrères — celui qui le lança — put l'aborder, comme malade, il y a une quinzaine de jours. Depuis, ni journalistes, ni photographes : telle est la consigne que le père Brunon se charge de faire respecter.

Il devenait impossible d'approcher Barkari en journaliste ; je ne voulais pas le voir comme malade — et pourtant !... — cependant il me fallait une entrevue avec lui : je l'ai eue. Comment ? Peu importe. Je n'ai évidemment pas recommencé l'expérience vainement tentée jusqu'alors ; mais j'ai pendant plus d'une heure, assis à la même table que Barkari, causé avec lui par nécessité professionnelle : c'est là mon excuse. L'histoire, encore une histoire vraie celle-là, mérite d'être contée.

Donc certain soir, par une nuit épaisse, au moment où une pluie violente nettoyait les rues de Marlhes des pèlerins attardés, j'approchai du café Brunon, fermé à cette heure-là. Un coup léger frappé à un carreau de la cuisine signale ma présence à l'oncle qui avait servi d'intermédiaire et négocié cette entrevue avec son neveu. Barkari, d'ailleurs, en avait réglé lui-même les détails ; il « consentait » à recevoir exceptionnellement un Lyonnais, non pas malade, mais que sa renommée de « sainteté » avait amené de la grande ville jusqu'à Marlhes.

L'oncle vient d'ouvrir la porte de la cuisine, je pénètre dans cette petite pièce. Barkari en est absent.

« Jean-Marie, me dit le père Brunon, n'a pas fini de souper ; vous le verrez dans un instant. Asseyez-vous en attendant ». C'est tout : l'oncle n'est pas loquace.

Je m'assieds et j'invite l'oncle à vider une bouteille de bière avec moi en attendant que Barkari ait mangé sa soupe. Le bonhomme, qui est dans une petite salle voisine, se fait désirer. Mais il ne faut pas le contrarier, dit l'oncle. Nous attendons. J'avais de la patience ; j'aurais plutôt passé la nuit sur une chaise de la cuisine, qu'abandonné la place.

Un joyeux éclat de rire de la fille de Brunon, qui plaisante avec Jean-Marie, m'annonce l'arrivée du guérisseur. Toute sa famille est maintenant à la cuisine. La lumière d'une mauvaise bougie éclaire faiblement la salle, mais Barkari s'assied auprès de moi, et il m'est facile de détailler ses traits. C'est un homme — je crois l'avoir dit — de 25 ou 26 ans, de taille moyenne, mais solidement bâti ; il porte un pantalon de velours et des sabots ; les manches d'une chemise à carreaux rouges, très propre, sont relevées jusqu'au coude et laissent voir des bras énormes que terminent des mains invraisemblablement larges — des battoirs.

Une forte encolure supporte une tête assez fine d'une extrême mobilité ; les yeux sont petits et si rapprochés que leur propriétaire, par instants, semble loucher ; le regard est fuyant et je n'ai jamais pu le saisir que pendant quelques secondes ; des cheveux courts et plantés bas sur le front ne semblent pas recouvrir une puissante cervelle ; quelques poils de barbe blonde naissante, mal semés, poussent à peine au menton et sous le nez ; un peu plus épais sur les joues, ils complètent un système pileux peu soigné ; le nez n'offre aucune particularité saillante, l'extrémité en est assez fine. Voilà le signalement de Monsieur Jean-Marie ; il est un peu plus complet que celui de son livret militaire, mais comme nous n'avons pas de photographie à offrir à nos lecteurs, ils excuseront la longueur des détails.

— La renommée de vos exploits, monsieur Jean-Marie, est arrivée jusqu'à Lyon ; c'est pourquoi je suis venu vous voir.

— Vous êtes de Lyon. Connaissez-vous X..., rue Tête-d'Or, qui fait aussi des guérisons ? Mais lui, c'est seulement un rebouteux ; tandis que moi, j'ai le don complet, pas le demi-don, le don complet, le don de sainteté pure.

— Y a-t-il longtemps qu'il vous a été révélé ?

— Il y a quatre mois. Ça a commencé par le Saint Esprit, puis je l'ai rassemblé avec saint Fidèle, avec saint François Régis, avec le Saint-Père. Je vais encore en avoir trois autres ; plus j'ai de saints avec moi, plus j'ai de force.

— Et comment tous ces saints se manifestent-ils à vous ? Avez-vous des visions ?

— Vous n'y comprenez rien (ça c'est vrai). J'ai un pied sur cette terre et un pied dans l'autre terre.

— Dans l'autre terre, monsieur Jean-Marie ?

— Mais oui, il le faut bien pour que je voie ce qui se passe dans l'autre monde. C'est comme cela que je sais tout ce qui se passe. Il ne reste plus guère de places en Paradis.

— Merci du renseignement. J'en ferai mon profit. Mais pourriez-vous me dire ce que vous y avez vu ?

— Vous n'y comprenez rien, que je vous dis.

Et sur ces mots, Barkari, qui ne cesse pas en parlant de gesticuler violemment, de secouer la tête, la couche sur ses bras qu'il vient de croiser sur la table.

Barkari serait-il fâché ? et n'aurais-je plus rien à en tirer ?

Je choque mon verre contre celui de M. Jean-Marie et : « Père Brunon, un autre bouteille de bière. » Barkari se redresse, il me regarde à peine, souffle bruyamment, me fait une moue dédaigneuse et se renverse sur sa chaise. La lubie me paraît passée.

— Comment vous y prenez-vous pour obtenir des guérisons ?

— Au commencement, je donnais des plantes aux malades, n'importe lesquelles, du foin, il fallait bien que je leur donne quelque chose. Mais tout ça c'était des... (ici une expression de langue verte), c'était des blagues (Et Barkari rit bruyamment). Ça fait rien du tout les plantes. Mais j'étais déjà du troisième degré.

— Du trente-troisième degré ? (J'avais mal compris et attendais des révélations du F∴ Jean-Marie Barkari.)

— Non, j'étais du troisième degré et je pouvais déjà guérir. Maintenant je suis la sainteté pure et je guéris tous les malades abandonnés par les médecins ; c'est un métier où on ne fait pas fortune. Je guéris les boîteux, les sourds, les muets, les aveugles, ceux qui n'ont plus de poumons (Barkari s'échauffe). Je leur serre le poignet et je leur guéris le pied. Je leur donne des tapes comme ça (et Barkari me frappe brutalement sur une de mes mains à sa portée et qui était appuyée sur mon parapluie). D'ailleurs, vous n'y comprenez rien.

Ça c'est le refrain. Et Barkari se couche de nouveau.

Comment lui rouvrir la bouche ?

— Vous avez joué une bonne farce aux journalistes stéphanois, Monsieur Jean-Marie.

— Ah ! oui, c'est tous des... (ici une expression peu flatteuse pour les confrères).

Et Barkari me rabâche l'histoire que j'ai résumée. Sa cousine rit comme une folle.

— Encore un mot, Monsieur Jean-Marie. Ne craignez-vous pas le tribunal de Saint-Etienne ?

— Je m'en f... Je sais bien qu'ils veulent encore m'arrêter ; mais ils ne me peuvent rien Et puis je n'ai rien dit l'autre fois, mais cette fois, il faudra bien qu'on m'entende. Je ferai taire les autres. D'ailleurs il faut que je fasse des guérisons pour le bien de l'humanité. Et puis vous n'y comprenez rien.

— Merci.

Barkari redevient méchant. Je n'insiste plus. Je donne 20 sous au père Brunon et me lève pour partir. Barkari me tend la main. Je lui présente ma dextre, qu'il serre à la broyer. Oh quelle patte !

Tel est fidèlement résumé l'entretien que j'ai pu avoir avec Barkari.

J'étais fixé. Son regard m'avait déjà prévenu. Ces alternatives de tristesse soudaine et de bruyante gaieté ; cette nervosité excessive, l'incohérence de ses gestes et encore plus de ses paroles ; son ton autoritaire, ne laissaient plus de doute dans mon esprit : je venais d'entendre un dément.

Barkari n'est pas un imposteur ; c'est un convaincu, mais c'est un halluciné, un vaniteux gonflé d'orgueil, plus fort que son curé — il le dit — plus fort que tous ceux qui viennent à lui. C'est un dément, n'en déplaise aux barkaristes, et je n'oserai pas dire qu'il ne sera pas dangereux : la solidité de sa poigne, la violence de ses gestes, les coups qu'il administre parfois à ses clients laisseraient plutôt supposer le contraire.

Et c'est vers ce dément que les foules se ruent pour chercher un soulagement à leurs maux.

Que Barkari ait été assez habile ou assez heureux pour remettre quelques fractures, comme un rebouteux, c'est bien possible ; qu'il ait pu suggestionner quelques femmes nerveuses qui mêlent Dieu et les saints à leurs maux de dents ou d'estomac, c'est bien possible ; que ces femmes aient pu se croire soulagées momentanément, c'est très vraisemblable. Mais c'est tout ce que j'ai trouvé de guérisons merveilleuses et Barkari n'en est pas moins un dément. Ce devrait être insuffisant pour mettre en mouvement les populations trop crédules de toute une région. Il n'en est pas ainsi. C'est plutôt triste.

Je ne sais plus qui a dit que la bêtise humaine seule pouvait donner une idée de l'infini : ce monsieur-là avait raison.

Barkari a une jolie cure à opérer : c'est sa propre guérison.

Le « Saint » est-il un fou ?

Cette fois, l'opinion du journaliste est faite. Les impressions qu'il recueille par la suite ne font que la lui confirmer.

Je ne demandais pas, pour croire à une intervention quelconque, à voir une série de guérisons à Marlhes. Il me suffisait d'en trouver une seule, bien constatée, dûment authentique. Je n'aurais pas crié au miracle ; j'aurais vu là une intervention extra-naturelle, difficilement explicable, pour moi du moins ; mais enfin je n'aurais pas nié l'évidence. C'est pourquoi j'aurais bien volontiers signalé la guérison merveilleuse de M. Georges Raille.

Eh bien ! il faut la réduire à de plus modestes proportions, cette guérison merveilleuse.

J'ai vu aujourd'hui cet ancien boucher ; je me suis fait donner des détails sur ses antécédents ; j'ai longuement interrogé ses voisins, ses amis, et les quelques lignes qui suivent sont le résultat de cette enquête.

Il y a quatre ans, M. Georges Raille fut pris de douleurs particulièrement violentes à la jambe droite. C'était, dit-il, une sciatique. Le mal ne fit qu'empirer, et, il y a deux ans et demi, il dut, pour marcher, s'appuyer sur des béquilles. C'est un fait certain ; on le voyait constamment avec ses béquilles ; il sortait peu, ses bâtons ne lui étaient pas toujours absolument indispensables, la jambe paraissait quelquefois un peu plus forte et le malade demandait alors un moindre service à ses soutiens qui cependant ne le quittaient pas.

M. Georges Raille alla trouver Barkari, qui le guérit et lui dit de déposer ses béquilles à l'église de Boën. M. Raille les a gardées; il a, je crois, bien fait. Il marchait, aujourd'hui, toujours cassé, traînant la jambe et appuyé sur une canne. C'est une amélioration sensible, un soulagement incontestable dont il restera à connaître la durée. M. Raille a une forte volonté, il veut être guéri, il fait des efforts pour se redresser, mais le mal le ploie bien vite et l'effort ne saurait durer. Déjà aujourd'hui, il m'a paru moins ingambe que lundi et tous ceux qui ce jour-là criaient au miracle auraient bien fait d'attendre. Dans quelques jours je crains bien qu'il ne reste plus rien de la simple amélioration que j'ai pu encore constater.

Voilà l'histoire de M. Raille qui fit tant de bruit à Marlhes.

J'aime mieux ne pas parler, pendant que je suis à Boën, du cas d'un jeune homme de ce pays qui, lui aussi, a fait le voyage à la mode. Il n'est pas riche, il regrette l'argent dépensé... et l'aggravation de son mal. C'est trop à la fois.

L'excellente population de cette jolie et accueillante petite ville de Boën est d'ailleurs fort incrédule : les derniers voyages à Marlhes seront bientôt faits.

Le clergé de Marlhes

En terminant, le *Nouvelliste de Lyon* répond aux accusations qu'on avait dirigées contre le clergé de Marlhes.

Je termine ces correspondances, trop longues peut-être, en abordant une question particulièrement délicate.

Ce qu'il était trop facile de prévoir arrive : on veut mêler la religion et ses ministres au cas de Barkari ; on établit dans certains milieux une confusion trop intéressée, pour que nous ne coupions pas court immédiatement à tous ces faux bruits mis en circulation ; nous ne laisserons pas créer de légende.

On dit un peu partout, on a écrit même, que le clergé de Marlhes était heureux d'avoir Barkari dans sa paroisse, pour laquelle il serait aussi une source de revenus : c'est un grossier mensonge. Le dément du café Brunon engage souvent ses clients — nous le reconnaissons volontiers — à aller déposer une offrande à l'église dont saint Fidèle est le patron — l'église de Marlhes possède des reliques du saint, un martyr des premiers siècles de l'ère chrétienne. Les opérés de Barkari apportent leur obole au tronc de saint Fidèle, et ces quelques sous font quelques francs à la fin de la journée : c'est ce que les gens hostiles à l'Eglise appellent les billets de mille du saint.

Le digne curé de Marlhes, qui avait compris dès le début toute la portée du mouvement créé par Barkari, en informa les vicaires généraux de l'archevêché de Lyon et demanda des instructions. Elles furent telles qu'il les attendait, très prudentes, et approuvaient son attitude très réservée. Le curé de Marlhes n'a aucune relation avec le dément ; il le connaît : c'est un de ses paroissiens, pieux, comme il y en a beaucoup à Marlhes, mais il n'a rien fait et ne fera rien pour enrayer et surtout pour encourager le mouvement qui lui envoie aujourd'hui tant de paroissiens inattendus : M. le curé de Marlhes et ses vicaires restent étrangers aux histoires de Barkari.

J'ai pu voir lundi plusieurs prêtres du canton ; tous connaissent dans leurs paroisses quelques personnes opérées par Barkari, aucun d'eux ne m'a cité des cas de guérison ; les faits et gestes de l'homme du café Brunon, tels qu'ils leur sont rapportés, leur font supposer que l'on se trouve en présence d'un cas d'hallucination et ils n'ont jamais supposé un seul instant que Barkari avait fait des miracles.

Dimanche dernier, j'étais à la messe dans une paroisse voisine de Marlhes. Le vicaire qui fit une courte instruction aux fidèles leur parla de la grande fête religieuse d'aujourd'hui ; il les invita à prier la Vierge « qui fait des miracles, spirituels et temporels — authentiques, ceux là. »

L'Eglise ne saurait donc être mêlée à une semblable aventure. On racontait à Marlhes que l'histoire de Barkari était encore un « coup des jésuites, ils voulaient des miracles au commencement du siècle », et l'imbécile qui racontait cette histoire dans une salle d'auberge trouvait un auditoire crédule.

Nous ne réfutons pas de pareilles inepties. Barkari n'est pas un « coup » des curés ni des jésuites : c'est le cas d'un dément.

Que ceux qui l'ont inventé le gardent.

Et maintenant, nous en avons fini avec l'halluciné de Marlhes. Nous ne nous occuperons plus de ses prophéties, ni de ses prétendues guérisons que si elles devaient amener une intervention que Barkari connaît déjà — celle-là n'a rien de surnaturel.

Nos lecteurs connaissent maintenant l'impression contradictoire que Barkari a suscitée chez deux observateurs, d'égale bonne foi, qui ont étudié son cas.

Ne l'ayant pas observé nous-même, nous ne saurions dire à laquelle des deux opinions il convient de se rallier.

Nous tenons cependant à faire une remarque, c'est que quelle que soit l'opinion qu'on ait sur Barkari, il est un fait qui reste inexpliqué.

Alors que, dans presque tous les villages, il y a des guérisseurs de son espèce, qui guérissent (ou ne guérissent pas) par les mêmes procédés que lui, comment peut-il se faire que, si soudainement, il ait provoqué un tel mouvement de curiosité ?

Affaire de réclame et de lancement, dira-t-on. C'est bientôt dit. Il y a évidemment autre chose.

G. M.

ÇA ET LA

Le chiffre fatal

De l'influence du numéro 13 dans la carrière militaire.

Le *Gaulois*, après avoir donné les noms des dix élèves de Saint-Cyr, classés, à la suite des examens de sortie, les premiers de la promotion de 1899-1901, la promotion d'In-Salah, publiait dernièrement les remarques suivantes :

Le premier est M. de Crozals, qui était entré à l'Ecole, il y a deux ans, avec le numéro 13.

Ce chiffre fatal, on le voit, a du bon quelquefois, et M. de Crozals n'est pas le premier à en faire l'heureuse expérience. Avant lui, d'autres officiers sont entrés ou sortis de Saint-Cyr avec le numéro 13, qui n'en ont pas moins fourni une belle et, pour quelques-uns, une très brillante carrière.

Le maréchal de Mac-Mahon, entré à Saint-Cyr en 1825, et le regretté général Bourbaki, entré neuf ans plus tard, étaient dans ce cas : tous deux avaient obtenu le numéro 13 au classement de sortie. Il en fut de même pour le général de Lavaucoupet, une des illustrations les plus pures de notre armée, dont la conduite à la fois simple et héroïque à l'armée de Metz constitue une des pages les plus réconfortantes de l'histoire de l'Année terrible.

Le numéro 13 est également échu, en 1840, à un tout jeune officier qui, trente ans plus tard, devait trouver une mort glorieuse sur le champ de bataille de Sedan, à la tête d'une brigade de cavalerie. Nous avons nommé le général Girard.

Parmi les vivants, combien de noms ne pourrions-nous citer ! N'en prenons qu'un seul, celui du général Bailloud qui vient de se distinguer d'une façon si remarquable en Chine et qui est aujourd'hui un des plus jeunes et des plus brillants officiers généraux de l'armée française. Le général Bailloud est sorti de Saint-Cyr en 1868, le treizième de sa promotion.

Le premier de la promotion d'In-Salah est en bonne posture, comme l'on voit, et nous ne pouvons que lui souhaiter la fortune de ses devanciers.

Un monstre

Les journaux italiens rapportent, avec force détails, l'aventure d'une femme de la petite commune d'Aragona, en Sicile, qui vient de mettre au monde un enfant conformé absolument comme on est convenu de se représenter le diable.

Cette jeune femme, qui en est à ses premières couches, a enfanté cet étrange phénomène au bout de sept mois

seulement. L'enfant, né viable, était des plus petits, mais la tête était étrangement développée. Elle portait au front deux cornes droites placées au-dessus des yeux, qui étaient énormes, comme la bouche. Derrière les oreilles, très grandes, se recourbaient deux autres cornes.

Le reste du corps était fluet et s'allongeait en fuseau recroquevillé comme les mollusques. Au tronc s'attachaient quatre tentacules se terminant par des mains embryonnaires. L'échine se prolongeait en une longue queue semblable à celle d'un rat, annelée et flexible.

Les cornes sont en une matière cartilagineuse, très élastique, douées d'une grande mobilité.

Cette créature tératologique est morte quelques minutes après sa naissance.

La mère raconte que pendant sa grossesse elle allait tous les jours à l'église des Capucins où elle avait été frappée par un tableau de la *Mala-Morte* où figure un diable en tout semblable à l'enfant qu'elle a mis au monde.

L'apparition d'une ville

On nous écrit de Bergerac :

Le 15 août, vers cinq heures et quart, après le lever du soleil et alors que le ciel était absolument pur, un phénomène curieux s'est produit au-dessus de Bergerac, dans la direction du sud-ouest, c'est-à-dire exactement vers les lieux dits Franchemont et les Nébouts. Le mirage était surtout visible pour les personnes qui se trouvaient en bateau sur la Dordogne.

A une distance évaluée à huit kilomètres environ, une ville, dont la population paraissait être de quinze à vingt mille âmes, est apparue soudain aux yeux des rares spectateurs qui se trouvaient vers le barrage à cette heure matinale. Cette ville était édifiée en amphithéâtre et offrait cette particularité qu'elle paraissait être un centre industriel, car de très nombreuses cheminées d'usines et de hauts fourneaux l'entouraient.

Un cours d'eau apparaissait très nettement, semblant avoir une largeur moindre que la Dordogne, et traversait la ville en diagonale.

Détail typique : les cheminées des usines fumaient.

Le phénomène a duré environ dix minutes et s'est éloigné à mesure que le soleil montait, pour disparaître ensuite complètement.

Un vieux pêcheur qui levait ses engins près du barrage a prétendu avoir été témoin deux autres fois de faits à peu près semblables et dans la même direction, visibles surtout étant placé vers le milieu de la Dordogne; mais les cas s'étaient produits le soir vers huit heures...

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE
(*Suite*)

N

Nabi et **Naby**. — Prophète hébreu ou illuminé et non fou comme l'indiquent à tort certains lexicographes.

Nahar-Dinur. — Terme hébreu de la Kabbalah, qui désigne le *Fleuve de feu* dans lequel se purifiaient les âmes avant de se rendre dans le *Gaden-Eden* (Paradis) ; le Nahar-Dinur correspondrait donc au Purgatoire des Catholiques ; comme le *Ghéol* ou *Chéol* à l'Enfer.

Nécromancie. — L'art d'évoquer les morts, afin de s'entretenir avec eux, soit pour connaître l'avenir, soit dans un autre but. — Le spiritisme a renouvelé à notre époque la *Nécromancie*, qu'on dénomme également Nécromance, Négromancie, et Nécyomancie. — Il ne faut pas confondre ces termes avec NIGROMANCIE.

La nécromancie a été en usage dès la plus haute antiquité, et cela jusqu'à l'abus. Aussi tous les grands législateurs des peuples ont interdit formellement cette pratique. Saül eut recours à la Nécromancie, à la Pythonisse d'Endor pour consulter l'ombre de Schamuel (Samuel).

En Grèce et à Rome, la nécromancie a joué un très grand rôle ; les plus habiles nécromanciens ou psychagogues furent, dans l'Antiquité, les Thessaliens et surtout les Thessaliennes.

L'évocation des morts fut pratiquée par Appius, l'ami de Cicéron (1), par Vatinius (2), par Libon Drusus (3), par Néron (4), par Caracalla (5). — La nécromancie existait chez les Etrusques (6) et l'Odyssée d'Homère nous offre une curieuse scène de Nécromancie (7).

C'est avec l'aide de la nécromancie qu'Orphée évoqua Eurydice, comme nous l'apprend Pausanias (IX, C. 30 § 3).

Nécyomancie. — Voyez l'article qui précède.

Nepenthès. — Plante magique qui, mêlée au vin, aurait la propriété de calmer la douleur physique et morale; ce serait une sorte d'eau du Léthé.

Hélène avait reçu cette plante de la reine Polydamna, femme de Thonis, roi d'Egypte, qui, suivant une tradition rapportée par Hérodote, enleva la belle Hélène à Pâris, qui avait été jeté à la côte par des vents contraires. La belle Hélène donna à boire du Nepenthès à Télémaque et à son ami le jeune Pisistratès, fils de Nestor, pour leur faire oublier leur chagrin (8).

Le Nepenthès dont il est ici question n'est nullement notre népenthès moderne qui croît dans les pays chauds, notamment en Afrique, et dans la famille duquel se trouve le Nepenthès *carnivora*, c'est-à-dire

(1) Tuscul. Quæst. 16. — *de Divinat.* I, 58.
(2) Cicéron, contra Vatin. 6.
(3) Tacite, annales II, 28.
(4) Suetone Néron 34 ; Pline Hist. nat. XXX, 5.
(5) Dion Cassius, LXXVII.
(6) Clement d'Alex. Pratr. p. 14 — Théodoret, Gr affect. car. X, p. 950, 964 apud oper. Tome IV.
(7) Odyssée XI, 29 et suiv. — Cf. Apallon *Argon*. III, 1030 et seq. et Ovide, *Metam*. VII, 240.
(8) Cf. — TRAITÉ DU HASCHICH et autres plantes psychiques, chap. I, p. 18 et suiv. — 1 vol. in-12, Paris, Dorbon aîné, quai des Grands-Augustins.

cette curieuse plante dont la fleur attire les mouches et ferme sa corolle avec un opercule, afin de capturer les insectes.

Quelques mythologues ont pensé à tort que le Népenthès n'était que notre opium ; c'est une erreur, et nous pensons que le Népenthès de la belle Hélène était le *cannabis indica* ou HASCHICH. (Voy. ce mot.)

(*A suivre.*) JEAN DARLÈS

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE DIXIÈME (*Suite*).

Suivant toujours mes inspirations intérieures, je posai un instant mes lèvres sur son front, du côté droit. Il y appuya ses doigts aussitôt : le mot « tout » avait disparu... Je continuai et trois ou quatre baisers achevèrent d'effacer la phrase : « Tout n'est pas perdu. »

Pauvre petit Béelzébuth, il ne savait que penser.....

Avec mon doigt, et sans rien dire, je traçai un autre mot sur son front. « Lis, maintenant. » Il toucha de nouveau son front : — « Il y a espoir ! c'est écrit en vert. Tiens, voilà le petit bon Dieu qui vient m'embrasser sur ce mot-là ! .... » Puis, ce baiser reçu..... « Oh ! c'est bien plus vert !... » — Je renonce à décrire sa reconnaissance et sa joie ! !... « Je vais t'envoyer Abner », me dit-il ; et il disparut.

Abner arriva un instant après. « Eh ! bien, mon ami, tu peux espérer. ». — Moi, répondit-il en secouant la tête tristement ; moi ! N'insulte pas à mon malheur !... Je ne t'ai pas fait de mal. — « Dieu me garde de te faire de la peine. Réellement tu peux espérer ; crois-moi, lis sur ton front... » Et comme Béelzébuth, il lut : « Tout... n'est... pas... perdu... ». Comme lui encore, il vit son trône vide, avec la même inscription : « Pour notre frère absent ». Il ne savait comment me témoigner son bonheur Je voulus aussi effacer son sceau, en le baisant sur le front ; mais le mot tout n'eut pas plutôt disparu qu'il fut pris d'une terreur étrange. « Laisse-moi, laisse moi, s'écria-t-il ; si Lucifer allait me mettre « réprouvé » à la place. » — Je le rassurai, et, un moment après, sa joie était aussi grande que sa frayeur l'avait été ; car il portait, lui aussi, le mot espoir écrit en vert à la place du précédent.

Le lendemain, j'appris à Cantianille toutes ces merveilles. Comme elle est douée de la vue du monde des esprits, elle vit aussitôt sur le front d'Abner et de Béelzébuth ce mot espoir, que j'y avais tracé, et remarqua pour la première fois, au ciel, les trônes vides qu'elle avait vus si souvent, mais sans y faire attention. Elle ajouta que, tous les matins, quand elle était rentrée chez elle après les exorcismes, ces deux esprits la défendaient de leur mieux contre la fureur des démons et lui épargnaient bien des souffrances. Un matin, entre autres, Béelzébuth dit aux démons, réunis pour la torturer : « Laissez-nous, Abner et moi, nous nous chargeons des oreilles » ; et tout en paraissant la faire souffrir affreusement, ils lui disaient tout bas : « Courage, courage, prie le bon Dieu et il t'aidera ; ne cède pas, courage !... »

Un soir, je voulus apprendre quelques prières au petit Béelzébuth : « Je serais si heureux de prier ! me disait-il. — Eh bien ! voici la prière que le bon Dieu a apprise lui-même aux hommes ; répète-la après moi : « Notre père qui êtes aux cieux », et il répétait : « Notre père qui es aux cieux. » — Oh ! que c'est beau cela ! — « Comprends-tu bien ce que ça veut dire ? — Hélas ! pas assez. — Voyons, après : — « Que votre nom soit sanctifié ». — « Moi, je ne veux pa lui dire vous, au petit bon Dieu, j'aime mieux lui dire toi, c'est plus tendre ; » et il répétait : « Que ton nom soit sanctifié. » — « Oh ! les belles prières qu'on dit sur la terre ; les comprend-on ? » — Et je continuai : « Que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Il admirait chaque mot, me demandant toujours si les gens de la terre comprenaient cette prière. — « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! » — « Pour cela je ne peux pas le dire, moi, je n'ai jamais faim. Attends, attends, je dirai au petit bon Dieu : Donne-moi le pain de l'espérance ; c'est cela, donne-moi le pain de l'espérance. — Et puis après, comment dis-tu encore ? » — « Pardonnez-nous nos offenses. » — Sa figure s'illumina vivement, et il se mit à répéter avec ardeur : « Pardonne-moi mes offenses. Oh ! oui, pardonne, pardonne-moi mes offenses. » — « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » — « Ah ! personne ne m'a offensé, moi ; les démons me font bien souffrir, c'est vrai, mais je leur pardonne bien volontiers !... Je suis si heureux ! » — « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. » — « Ah ! si j'avais su cela autrefois, c'est autrefois que j'aurais dû le dire : maintenant il n'est plus temps ! » — « Mais délivrez-nous du mal... » — « Oh ! oui, oui, petit Jésus, délivrez des démons la petite Cantianille ; et nous trois, les trois amis qui t'aimeront bien, délivre-nous du désespoir. »

Malgré son admiration pour cette prière, le petit Béelzébuth nous dit cependant qu'il en ferait une autre — C'est pour les gens de sur terre cette prière-là... Moi, je dirai : « Mon petit Jésus, nous t'aimons bien tous les trois ; donne-nous une place dans ton ciel ; et si tu veux m'accorder ce que je te demande, nous ferons tout le bien que nous pourrons. Et moi, ton petit Béelzébuth, j'aiderai de mon mieux celui qui vient de me donner l'espérance. » — Puis il me demanda si je connaissais encore d'autres prières. Et comme je lui parlais de l'*Ave Maria*, il me pria de le lui réciter, et le répéta après moi, en accompagnant chaque mot de quelques réflexions. — « Je vous salue, Marie... » — Qui est-ce donc qui a dit cela ? — C'est l'archange Gabriel à la mère du petit Jésus. — Oh ! comme elle devait être contente ! Et puis, après ? — « Je vous salue, Marie, pleine de grâce. » Et il répétait : « Pleine de grâce ! » Oui, elle est pleine de grâce, puisqu'elle est la mère du petit Jésus... — « Le Seigneur est avec vous. » — Eh bien ! c'est sa mère ;

il ne la quitte jamais. — « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » — Et la plus belle aussi ! — « Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. » En répétant ces mots, il se tournait vers ma mère : « Tu aurais bien voulu qu'on te dise cela, n'est-ce pas, que ton fils est béni ? » Mais ce qui parut l'émouvoir plus que tout le reste, ce furent les paroles suivantes : « Sainte Marie, mère de Dieu, etc. » Il répétait : « Sainte Marie, mère du petit Jésus, prie pour nous, pauvres pécheurs ; pour nous, les trois petits anges, qui sommes pécheurs ; prie pour nous... maintenant. » J'ajoutai à dessein : « et à l'heure de notre mort. » — Attends... Je dirai « maintenant et quand tu délivreras Cantianille... » — Cher petit ange, je lui apprenais à prier, il le disait du moins, mais, en réalité, c'était lui qui m'apprenait. Quelle prière que la sienne ! Quelle humilité ! Quelle confiance ! Quelle naïveté !!...

Ces scènes avaient lieu quelques jours avant la fête de la Sainte-Trinité. Le soir de cette fête, un nouvel esprit nous apparut... doux et humble comme Béelzébuth et Abner, mais triste... d'une tristesse inimaginable. Quelle figure ! quel ton de voix ! A peine laissait-il tomber de ses lèvres quelques mots entrecoupés, empreints, comme toute sa personne, du plus profond découragement. Il s'appelait Jaïre. Comme j'essayais de le consoler, il me répondait toujours : « A quoi bon ! » — « Abner et Béelzébuth espèrent, eux : c'est bien ; mais moi, à quoi bon ! — Vois-tu le bon Dieu ? — Oui. — Eh ! bien, embrasse-le donc. — Oh ! je voudrais bien ; mais à quoi bon ! — Regarde-le, au moins... » Et commençant à soulever tristement ses paupières, il les laissait retomber aussitôt... « A quoi bon ! — Lis sur ton front, lis, qu'y a-t-il ?... » Il allait commencer, ses mains retombèrent ; il s'arrêta, découragé. Je parvins enfin à l'y décider. Et lentement, tristement il se mit à chercher à tâtons les caractères, et il lut : — « Si... tu... pouvais... inspirer... » Et sa main retombait : « A quoi bon ! » Je le forçai doucement à continuer : — « Si... tu .. pouvais... inspirer... de la... compassion... à quelqu'un... peut-être... que... tu... pourrais... espérer... » Tel était son sceau.

« — Espère donc, lui dis-je, espère, tu vois bien que tu m'inspires de la compassion. — Ah ! à quoi bon ! — Regarde ton trône. » Et toujours avec la même peine et le même découragement, il le regarda... Son trône était vide, et il put y lire, non pas « pour notre frère absent », comme sur le trône des deux autres, mais la même inscription que sur son front..... Rien de tout cela ne l'encourageait. — « Regarde encore », lui dis-je, et intérieurement je priai Dieu de m'accorder ce que je désirais. Il regarda : — « Voici un ange qui efface ce que je viens de lire. Il écrit à la place..... — Qu'est-ce donc qu'il écrit ? — A... à..... bi..... à .... bien..... » Et il s'arrêtait découragé : « A quoi bon ! — Regarde, regarde toujours. — Voici cet ange qui efface encore..... Il écrit gros, bien plus gros : A bien. ... Je ne peux pas lire plus loin. ... A bientôt fr..... fr..... Je ne peux pas lire plus loin..... A bientôt fr..... fr..... Je ne peux pas. .. D'ailleurs, à quoi bon ! » Ce que l'ange avait fait, c'était précisément ce que je demandais. Quant au mot que Jaïre ne put pas lire, on le devine, c'était le mot frère. « A bientôt, frère », voilà ce que j'avais fait écrire sur son trône pour le tirer de sa tristesse ; mais inutilement, impossible de faire pénétrer en lui un seul rayon d'espoir.

J'obtins néanmoins quelques détails sur son état. Il me paraissait tout disposé à aimer le bon Dieu et à se repentir ; mais il y avait en lui comme un obstacle insurmontable. — « J'ai sur le cœur un poids qui m'écrase, me dit-il..... Et puis j'ai là un ver......» ; et il me montrait sa poitrine. J'y appuyai mes lèvres : ce baiser écrasa la tête du ver. — « A quoi bon ! ajouta-t-il, cette tête renaît... Il n'est pas mort, il a encore six autres têtes. » Je fis donc pour les six autres ce que j'avais fait pour la première, et ce ver fut tué. — « Il n'en reste plus que le corps, disait-il ; mais à quoi bon ! laisse-le. » Je passai ma main sur sa poitrine, et le ver disparut. Restait encore le poids qui l'écrasait. J'appuyai à plusieurs reprises ma main sur son cœur, et, par ce moyen, je le soulageai beaucoup, mais sans pouvoir lui rendre l'espérance.

Après Jaïre, le petit Béelzébuth vint un instant. D'un mot, il me fit comprendre pourquoi Dieu avait attendu jusqu'à ce jour pour envoyer ce troisième esprit.

Le matin, Cantianille m'avait dit qu'au ciel, pour glorifier et représenter la Sainte Trinité, les anges étaient réunis par groupes de trois. — « C'est encore une trinité », me dit Béelzébuth, en me parlant de ses deux amis. En effet, eux aussi, ils étaient trois... Et c'était le jour de la Sainte Trinité que nous achevions de connaître, la trinité mystérieuse qu'ils formaient entre eux.

Je reconnus sans peine en Jaïre celui dont l'influence avait si souvent découragé Cantianille. Combien de fois, depuis quatre ans, m'avait-elle dit, comme Jaïre : — « A quoi bon ! je n'irai pas jusqu'au bout. »

Aussi, depuis, toutes les fois que je demandais à quelque démon présent dans son corps : — « Où est donc Cantianille ? » et qu'il me répondait : — « Elle est avec Jaïre », j'étais sûr qu'en revenant elle serait abattue, et jamais mes prévisions ne m'ont trompé. De même, lorsque c'était Jaïre qui venait dans son corps, il produisait sur son âme un effet pareil, mais indirectement, en laissant dans sa chair une impression de tristesse qu'elle retrouvait et subissait en y rentrant (1).

Quelques jours après, l'histoire mystérieuse de ces trois esprits me fut révélée par le petit Béelzébuth. Il m'apprit, d'après l'ordre de Dieu, qu'au moment où Lucifer et les siens s'étaient révoltés, ils avaient été tous trois comme entraînés par la foule. — « Tu sais, me dit-il, quand, dans une grande assemblée, la foule se porte ici ou là, il y a des gens qui sont entraînés sans savoir où ni pourquoi. C'est ainsi que nous l'avons été. Nous n'étions donc pas coupables de révolte, mais de faiblesse (2). Nous aurions dû mieux résister,

(1) J'ai toujours remarqué que tout esprit venant dans le corps de Cantianille y sent la trace des dispositions de son âme, et que son âme, en y rentrant ensuite, sent de même l'impression laissée par cet esprit.

(2) Qu'on le remarque bien, ces esprits n'étaient pas damnés, seuls ils n'avaient pas commis de péché mortel, mais simplement un péché véniel. Par conséquent les

et voilà pourquoi nous sommes punis, mais autrement que les autres ».

En effet, ces trois anges n'étaient pas en enfer. Ils étaient bien sous l'empire des démons qui les faisaient souffrir et auraient voulu s'en servir comme d'instrument pour le mal, mais ils n'étaient pas damnés. Leur état ressemblait en quelque manière au purgatoire. J'appris encore, par la suite, que le bon Dieu avait réservé leur délivrance pour le moment où Cantianille serait elle-même délivrée, afin de montrer par là tout le prix qu'il attache à cette âme et combien sont grandes les miséricordes qu'il prépare à l'humanité. (Il avait encore pour cela d'autres motifs que nous étudierons plus tard).

(*A suivre*).

passages de l'Ecriture sainte et les définitions dogmatiques, qui établissent l'éternité de l'enfer, ne leur sont pas applicables. Pourquoi, n'étant pas damnés, faisaient-ils partie d'une légion, et même de la première légion de l'enfer? C'est ce que nous verrons par la suite, lorsque j'exposerai le plan de Dieu dans son ensemble.

A TRAVERS LES REVUES

CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR « MIRACLE »

Dans le *Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy*, le docteur Haas publie le texte d'une remarquable conférence qu'il a faite sur la Bilocation (dédoublement de l'homme vivant).

Nous aurons certainement l'occasion de revenir sur les faits cités et les explications proposées. Nous nous bornerons à citer aujourd'hui cette courte digression sur le miracle :

Et puisque je suis amené à parler de miracle, permettez-moi de faire une légère incursion sur ce domaine, non pas que je veuille vous faire ici un cours de théologie qui ne serait nullement à sa place, mais uniquement dans le but de dissiper peut-être dans votre esprit un malentendu, une confusion qui existe, je crois, dans l'esprit de bon nombre de personnes au sujet des faits qualifiés de miraculeux.

Je fais observer que je laisse ici complètement de côté les conditions qu'on regarde généralement comme productrices ou concomitantes du miracle : je n'envisage le miracle qu'en tant que phénomène.

Il y a, d'une part, des gens d'une crédulité à toute épreuve, pour lesquels tout phénomène dépassant la compréhension de leur intellect passe pour un miracle, qui voient du miracle partout. Il en est, d'autre part, qui dans leur incrédulité obstinée, en présence des faits les plus merveilleux, les plus extraordinaires et en même temps les plus authentiques, se contentent de dire : « Ces faits sont controuvés ; ce serait des miracles, or le miracle est impossible. »

Il y a là, ai-je dit, un malentendu qui repose, à mon avis, sur une erreur de définition que je vais m'efforcer de mettre au point.

Si par miracle on entend un fait *contraire* aux lois éternelles et immuables de la nature, ou bien encore si, pour employer l'expression de certains théologiens, on admet qu'il y a là un effet de *suspension* de ces lois ou de *dérogation* à ces lois, — eh bien non, il n'y a pas de miracles.

Si au contraire nous comprenons sous cette dénomination des faits dus à une action *supérieure* des lois de la nature, agissant en dehors des conditions habituelles, dans un sens supranormal, — eh bien oui, il y a des miracles.

Je m'explique :

« Si dans chaque miracle la loi naturelle était momentanément suspendue ou abolie, l'idée du miracle ainsi compris serait en contradiction avec l'idée de Dieu même.

« En effet, comment concilier, en admettant l'unité et l'identité de l'action divine, que la toute-puissance une et toujours la même soit obligée, pour opérer un miracle, d'interrompre les lois de la nature qu'elle a posées, par conséquent de suspendre le mouvement général de l'organisme naturel de l'Univers, et qu'ainsi l'action de Dieu dans le miracle soit contraire à l'action de Dieu dans la nature ? Ce dualisme ou cette contradiction de Dieu dans son action est une idée inconvenante qui mène à l'absurde et qui est absolument inconciliable avec l'idée vraie de Dieu.

« Dieu, créateur du monde, est au-dessus du monde, domine le monde et ses lois et peut mettre à ces lois, quand il le veut, des conditions telles que leurs effets dépassent leur mesure ou leur portée purement naturelle. Le miracle est donc un acte non pas contraire à la nature, mais supérieur à la nature, en même temps qu'il est dans la nature, réalisé par elle, sans aucune suspension de ses lois ».

Ainsi s'exprime l'auteur de l'article *Miracle* du dictionnaire de Théologie catholique traduit par l'abbé Goschler (tome XV.) (1).

Dans un opuscule marqué au coin d'une science sérieuse et d'une large philosophie, un jésuite, le père de la Barre, dit de son côté : « Tout fait, si merveilleux qu'il soit, présente une conformité réelle avec les lois de la nature. Le miracle ne se fait point en dehors de l'idéale nécessité des causes réelles ou possibles » (2).

On peut aussi soutenir, non seulement que le miracle n'est pas un renversement de l'ordre établi, ou une violation des lois voulues par Dieu, mais qu'il n'est que l'application de cette loi universelle : *toute force supérieure peut suspendre, modifier ou annuler l'effet d'une force inférieure* (3).

Ainsi donc, si nous ne pouvons accepter, comme contraire à l'idée philosophique de Dieu, que Dieu suspende suivant son caprice les lois de la nature, nous ne pouvons en toute équité lui refuser le pouvoir et le droit de faire produire à ces lois des effets supérieurs à ceux qu'elles produisent habituellement sous nos yeux, ne serait-ce que pour nous démontrer de temps en temps que l'Univers n'est pas borné à l'horizon de nos cinq sens. C'est ce que Schakespeare exprime fort justement en faisant dire à Hamlet : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve ta philosophie ». (4)

(1) Cité par A. Jounet dans : *Jésus-Christ d'après l'Evangile*, p. 164.
(2) De la Barre S. J. *Faits surnaturels et forces naturelles*, Bloud et Barral, Paris 1900, p. 18.
(3) Abbé Schneider, *L'Hypnotisme*, p. 347.
(4) Hamlet. Acte I, scène 5.

Le Gérant : Gaston Mery.

Impr. Jean Gainche, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10